



**ESSAIS**  
Les Francos partout, en terre  
d'Amérique  
Page E 4



**CINÉMA**  
Guillermo Del Toro propose  
une gymnastique périlleuse  
Page E 7

# CULTURE ET LIVRES

MOLIÈRE AU FESTIVAL JUSTE POUR RIRE



## L'angoisse de l'hypocondriaque



SOURCE FESTIVAL JUSTE POUR RIRE

«C'est une pièce testamentaire qui parle de la maladie, de la mort, mais aussi du rapport qu'entretenait Molière avec les femmes, le pouvoir et l'argent»

FABIEN DEGLISE

**L'**acteur et le personnage ne feraient-ils plus qu'un? A l'aube de la première représentation du *Malade imaginaire*, présenté à Montréal dans le cadre du festival Juste pour rire, Alain Pralon, qui incarne dans cette pièce Argan, le célèbre malade de Molière, ne cache pas qu'il se fait depuis quelques jours un peu de mauvais sang.

«C'est très angoissant. J'ai appris que nous allons jouer dans le cadre d'un festival populaire d'humour dans lequel Franck Dubosc et Jean-Marie Bigard [deux fiers ambassadeurs français du populisme humoristique] sont déjà passés, lance-t-il. Je ne le savais pas. La Comédie-Française, qui a l'habitude de se produire dans des cadres plus formels, effectue ici un virage à 180 degrés. Ça va être une découverte, certainement une bonne idée, mais c'est un risque et j'ai peur que le public ne suive pas.»

Le pari est en effet très audacieux. Alors que les Groucho Marx — incarné par Jean-Pierre Marielle —, Arthur, roi de la blague éculée à un dollar, Marc Labrèche, Rachid Badouri ou Anthony Kavanagh dérident les foules dans les alentours, Pralon et sa troupe vont, jusqu'au 29 juillet, monter sur les planches du Théâtre du Nouveau Monde (TNM) pour y présenter ce plus-que-classique de la dramaturgie française. En costumes d'époque. Le tout sous la bannière de la Comédie-Française, compagnie fondée par Louis XIV lui-même... en 1680.

Ce mariage entre l'institution et le grand rassemblement de drôles peut paraître incongru. Il est aussi un rêve caressé par Gilbert Rozon, fondateur du festival, qui, comme un don Juan, a talonné pendant des années cette vieille dame du théâtre. Jusqu'à ce qu'elle cède à ses avances. Le grand séduction s'est jouée à plusieurs d'ailleurs, avec, dans le rôle de soutien, son ami Jean-Claude Houdinière, président de l'Association professionnelle et artistique du théâtre (APAT) en France et homme clef de la cérémonie des Molière, qui chaque année célèbre le théâtre de l'autre côté de l'Atlantique.

«Les négociations ont duré plusieurs années, reconnaît la comédienne Murielle Mayette, grande patronne de la Comédie, jointe par téléphone il y a quelques jours à Paris par *Le Devoir*. Vous savez, ce n'est pas facile de faire voyager la Comédie-Française [qui débarque en ville avec ses 30 acteurs, musiciens et techniciens, ses décors et ses costumes], mais nous voulons faire ce genre de tournées parce que c'est une image de la culture française que nous faisons ainsi circuler», y compris dans des espaces où la présence de Molière peut surprendre.

«C'est une pièce de la maturité qui offre un équilibre incroyable entre le drame et l'humour»

**Surprendre et rallier**

«J'aime bien l'idée d'apparaître là où on ne nous attend pas. Cela va nous permettre d'atteindre un public qui normalement n'irait pas vers Molière, poursuit l'administratrice générale de l'institution. Ses œuvres sont plus accessibles qu'on peut le croire. Et puis le comique du Malade imaginaire n'est plus à démontrer. C'est une pièce de la maturité [la der-

nière de Jean-Baptiste Poquelin] qui offre un équilibre incroyable entre le drame et l'humour.»

Présentée pour la première fois au Palais-Royal en 1673 — soit il y a 335 ans! —, cette comédie-ballet plonge dans l'existence d'Argan, bourgeois hypocondriaque, qui se fait avoir par des médecins complaisants et par une femme qui n'attend qu'une chose: sa mort, plus précisément l'héritage qui suivra. Dans cette histoire, il y a aussi une gentille domestique, la douce Toinette, et une fille forcée au mariage. Entre autres. Le classique vient d'ailleurs d'être monté, une énième fois à Montréal, au TNM justement, il y a deux ans à peine. Le metteur en scène Carl Bécharé était aux commandes.

«C'est une pièce testamentaire qui parle de la maladie, de la mort, mais aussi du rapport qu'entretenait Molière avec les femmes, le pouvoir et l'argent, dit Pralon. Les personnages sont complexes. Ils portent aussi une modernité très forte: par exemple, à l'époque [où cette pièce a été écrite], les parents mariaient les enfants de force, comme cela se fait encore aujourd'hui dans certaines religions. Or Le Malade imaginaire arrive aussi

VOIR PAGE 2: MOLIÈRE

## Les 15 ans d'Éloïze

Un tournant dans la vie de la troupe née aux îles de la Madeleine

ISABELLE PARÉ

Lancé un soir de Perséides en août 1993 aux îles de la Madeleine, le petit cirque Éloïze, qui a longtemps grandi dans l'ombre de son aîné solaire, ne fait pas partie de ces étoiles qui filent sans laisser de traces. Après 15 ans d'existence et sept productions, Éloïze n'a plus rien à envier à son aîné circassien avec plus de 300 représentations données dans 30 pays devant trois millions de spectateurs.

Si on entend peu parler d'Éloïze, c'est que la troupe globe-trotter passe la majorité de son temps à sillonner les scènes de la planète, bien loin du Québec. Sauf cet été, où elle effectue un rare arrêt chez nous pour présenter *Rain*, comme une pluie dans tes yeux, à Saint-

Jean-sur-Richelieu et à Sherbrooke. Comme gâteau d'anniversaire, Éloïze ouvrira en grande pompe en septembre la saison du Théâtre du Nouveau monde (TNM) avec sa dernière création, *Nebbia*, lancée à Genève en décembre 2007.

Avec ses acolytes Julie Hamelin, Daniel Cyr et Jonathan Saint-Onge, Painchaud a développé au fil des ans une direction quadricephale et tissé un réseau international qui lui assure maintenant des entrées sur les scènes d'Europe, d'Amérique et d'Asie. En 2004, la compagnie a hérité de la gare Dalhousie, site de l'ancienne Ecole nationale de cirque (ENC), une sorte de consécration pour cette compagnie nomade. «La gare, nous y avons grandi. Nous y avons été des élèves mais n'avions jamais imaginé que ça nous appartiendrait un

jour», souligne Daniel Cyr.

Acclamé par la critique un peu partout dans le monde, le cirque Éloïze compte maintenant deux productions en tournée continue, *Rain* et *Nebbia*, et multiplie les spectacles sur mesure et les événements spéciaux (500 sur quatre continents. «Les événements spéciaux représentent maintenant près de 20 % de nos revenus. Nous sommes récemment allés en Inde et en Jordanie pour ce type de créations qui contribuent à développer notre réseau de partenaires d'affaires», affirme Jeannot Painchaud, cofondateur d'Éloïze avec Daniel Cyr et Claudette Morin.

**Petit cirque deviendra grand**

On est bien loin aujourd'hui du petit cirque madelinot artisanal qui,

il y a 15 ans, devait quémander tout son matériel à l'École nationale de cirque (ENC) pour se donner un spectacle. Si sept Madelinots ont donné naissance à Éloïze en 1991 — «éloïze» est une expression des Îles qui veut dire «éclair de chaleur» —, ce n'est qu'en 1993 qu'une troupe est fondée en bonne et due forme, après ce fameux spectacle donné sous un chapiteau rempli à bloc aux îles de la Madeleine.

En 1995, le passage de la troupe dans le cadre d'une vitrine culturelle à Philadelphie propulse littéralement Éloïze en orbite. Dans les douze mois qui suivent, la troupe inaugure le New Victory Theater à New York et vend 125 représentations à travers le monde. «C'est vraiment cet événement qui nous a



SOURCE ANDREA LOPEZ

Le Cirque Éloïze à la clôture des Jeux olympiques de Turin.

VOIR PAGE 2: ÉLOÏZE

## LIVRES

## MOLIÈRE

SUITE DE LA PAGE E 1

avec un message progressiste sur cette question» et une Angélique, fille du malade, qui va s'opposer vertement à la décision de son père.

Moderne, sans doute, la proposition, même si elle prend place dans une mise en scène loin d'être poussièreuse, assure Mme Mayette, n'aurait toutefois pas le potentiel attractif d'une pièce moins connue du répertoire de Molière, comme *George Dandin ou le mari confondu* (1668), *Les Fâcheux* (1661) ou encore *Les Précieuses ridicules* (1659). Ou des comédies estivales auxquelles le Festival Juste pour rire a habitué son public depuis des années.

C'est sans doute pour éviter d'affronter un demi-succès que les organisateurs ont d'ailleurs décidé en juin dernier de faire appel à l'acteur d'ici Serge Postigo, le Francis Dion de *4 et demi*, pour prendre la parole au nom de la Comédie-Française — même s'il n'y a aucun lien évident entre les deux — et ainsi attirer le peuple dans la salle. Une stratégie de communication pas souvent déployée pour vendre des productions étrangères de passage dans la métropole. La ligne de Postigo: «*Voir la Comédie-Française à Montréal, pour moi, c'est un privilège*», résumait-il dans un commu-

niqué de presse diffusé pour l'occasion.

La suite des choses, elle, va s'écrire dans les prochains jours sur les planches du TNM à Montréal, où la célèbre troupe n'a pas mis les pieds depuis un quart de siècle. C'était en 1984. L'institution présentait alors *L'École des femmes*. «*C'est long, en effet, mais c'est une question de mathématiques*, reconnaît Murielle Mayette. *Nous sommes en demande partout sur la terre; mais avec des spectacles dans nos trois salles [la salle Richelieu du Palais-Royal, le théâtre du Vieux-Colombier et le Studio-Théâtre dans la galerie du Carrousel du Louvre] ainsi que des spectacles en tournée, nous ne pouvons pas être partout en même temps.*»

N'empêche, après New York, Chicago, Zurich, La Haye, Bruxelles et Lisbonne, Alain Pralon se réjouit, lui, de ce passage à Montréal, le septième de la troupe depuis une première apparition ici en 1955. «*C'est un honneur de jouer dans un pays francophone, comme c'est un honneur de faire partie de la Comédie-Française et de jouer Molière*», lance-t-il. Et il ajoute: «*Mais quand même, 25 ans, comment cela se fait-il que nous ne soyons pas revenus avant? Là, vraiment, vous m'angoissez encore plus.*»

Le Devoir

## ÉLOIZE

SUITE DE LA PAGE E 1

lancés sur les scènes culturelles à l'échelle internationale», affirme aujourd'hui Jeannot Painchaud.

À ce moment, la décision est prise de développer des spectacles en salle plutôt que sous chapiteau. «*Ce qui était d'abord une nécessité, faute de moyens, est devenu un choix artistique*. C'était clair pour nous qu'il y avait une logique théâtrale dans nos spectacles», ajoute-t-il.

Cette formule compacte est idéale pour tourner autour du globe. Mobile à souhait, la troupe voyage d'un continent à l'autre. Un jour en Europe, un autre en Asie. Eloïze est surnommée «*the circus in a suitcase*» par les producteurs internationaux. Après une première production portant son nom, Eloïze poursuit avec *Circus Excentricus* (1997-2002), puis *Circus Orchestra* (1999-2002), une création avec orchestre symphonique qui flirte avec la danse contemporaine.

«*C'est vrai qu'au début, notre défi était de nous distinguer du Cirque du Soleil. Mais aujourd'hui, notre particularité est reconnue partout dans le monde*», soutient le codirecteur d'Eloïze.

Vient ensuite un rendez-vous déterminant dans la trajectoire d'Eloïze. En 2001, Hamelin et Painchaud recrutent le metteur en scène italien Daniele Finzi Pasca, un virtuose de l'émotion, qui finira de forger la marque humaniste d'Eloïze avec les créations oniriques *Nomade*, *Rain* et *Nebbia*. Avec cette trilogie du ciel, la troupe obtient une véritable consécration dans le milieu des arts de la scène et remporte un prix sur Broadway.

«*Daniele a apporté une touche*

théâtrale fondamentale pour la troupe. Son travail sur la nostalgie et la sensibilité a marqué nos sept dernières années», affirme Painchaud.

## À la croisée des chemins

Et maintenant? C'est l'heure des crises existentielles. Lancée à la vitesse grand V, Eloïze pourrait continuer à croquer à un rythme trépidant. Mais dans ce tourbillon, Eloïze risque-t-elle de perdre son âme?

«*Notre cirque a un caractère familial, quasi clanique, auquel nous tenons à tout prix. Mais il faut aussi assurer la pérennité de la troupe*», soupèse Painchaud. Eloïze, qui a réussi à engager certaines années près de la moitié des finissants de l'ENC — que tous les cirques s'arrachent — doit maintenant s'assurer de les garder dans son giron en leur offrant de nouvelles créations.

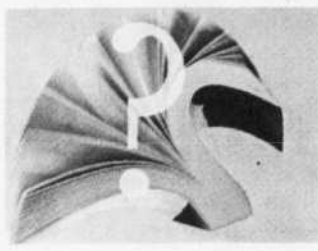
En fait, la direction d'Eloïze vit les mêmes dilemmes que ceux qu'a connus le Cirque du Soleil à l'époque. Mais contrairement à ce dernier, Eloïze se tient à distance des propositions des casinos.

«*Les gérants de casino, ce qu'ils veulent, c'est de l'argent. Nous cherchons plutôt des partenaires dans le milieu du théâtre et de la scène*», assurent les codirecteurs.

Des projets de spectacle permanent en Corée, proposés par un important producteur lié aux arts de la scène, planent d'ailleurs dans l'air. Mais rien n'est encore décidé. «*Nous réfléchissons toujours*», lance la direction à quatre têtes.

Plus que jamais, Eloïze se trouve aujourd'hui à la croisée des chemins. Des chemins qui réservent encore bien des surprises.

Le Devoir



## De qui s'agit-il?

Cet été, *Le Devoir* vous propose chaque samedi une énigme qui mettra à l'épreuve vos connaissances de la vie de quelques grands auteurs disparus. Il s'agira de deviner l'identité de chacun à partir d'indices laissés par Éric Dupont. Découvrez la réponse dans le cahier *Livres* de la semaine prochaine.

## Être ou ne pas être un génie?

«*Paris sera mon école, Rome mon université*», prophétie erronée pour sa première partie puisqu'il n'étudiera jamais à Paris. Il connaîtra pourtant bien la France et son théâtre, qu'il découvrira enfant dans sa propre maison réquisitionnée par l'armée française. Adulte, il fait des études en droit qui lui apporteront plus d'ennui que d'inspiration. Il défendra néanmoins quelques causes importantes avant d'entrer au service d'un jeune chef d'État. Mais la cour devient lassante et les charges administratives, lourdes pour cet être ambitieux qui, à l'instar de ses héros tragiques, gravitera toujours autour des plus hautes instances du pouvoir.

C'est dans la campagne qu'il découvrira comme un trésor perdu les chansons folkloriques et les légendes du terroir dont il saura faire usage dans son œuvre. Pendant ce même voyage, une cathédrale très haute lui inspirera un essai. La campagne ne sera que la première étape d'un long itinéraire de voyage pour cet être épris de culture. Il aura sa propre conception de ce que cette culture doit exprimer et des chemins de l'âme qu'elle doit ouvrir. Pour les révolutions et les soulèvements populaires, il n'aura que mépris et haïra également ceux qui les font et ceux qui les rendent inévitables. À son sens, les guerres et la destruction qu'elles engendrent détournent l'homme de la culture et devraient être évitées à tout prix.

L'histoire nous enseigne qu'une de ses premières pièces contribua à faire lever tempête et passion dans les lettres européennes. On pourrait dire de ses héros dramatiques qu'ils avaient beaucoup de cœur, un cœur qui battait au centre d'un des plus importants mouvements littéraires de la modernité. En ce qui le concerne, le cœur de cet intrépide buveur battra pour plusieurs femmes à la fois. On se souviendra surtout de cette dame de cour avec laquelle il entretiendra une corres-

pondance abondante et qu'il aimera passionnément.

Entre la passion amoureuse, où tant d'autres se sont brûlés, et le confort pragmatique qu'offrent les mariages de raison, il fera le choix le plus raisonnable. À la surprise de son entourage, il épousera une simple ouvrière, peu lettrée, mais dotée d'un sens pratique hors du commun, une femme qu'il lui sera possible d'aimer.

Est-il possible de parler de l'homme sans parler de l'Italie, dont il a rêvé dès l'enfance? Ce pays gorgé de soleil servira de décor pour une de ses pièces importantes et d'inspiration pour toute son œuvre.

Être ou ne pas être un génie? Dans son cas, la question se pose à peine. Ce qui est sûr, c'est que peu d'hommes pourraient se vanter d'avoir exercé une telle influence sur leur langue maternelle. Dans la tourmente de ces années troubles pour une nation à la recherche de cohésion politique, il fera figure de génie fédérateur dont toute l'Europe se réclamerait un jour.

Des bibliothèques entières ont été écrites au sujet de sa pièce la plus connue, qui d'ailleurs n'est presque jamais montée dans son intégralité. Il sut mettre l'amour en scène de façon magistrale. Pour écrire les chemins de la passion, il mettra à son service esprits, sorcières, elfes et tout un monde secret. Il renuera ciel et terre comme s'il avait un magicien à son service. L'œuvre saura inspirer les compositeurs, notamment Verdi.

On dira de lui qu'il avait besoin de douze heures de sommeil par nuit. Et pourtant, ses dernières paroles furent: «*Plus de lumière*». On ne saura jamais si le poète demandait simplement que l'on ouvre les rideaux de la pièce obscure où il était assis, si notre bas monde était dans les ténèbres ou si, au seuil du trépas, il apercevait déjà la clarté éblouissante de l'au-delà.

De qui s'agit-il?



AGENCE FRANCE-PRESSE  
Réponse de l'énigme du 5 juillet: André Gide (1869-1951), auteur des *Nourritures terrestres* et Prix Nobel de littérature 1947.

## BÉDÉ

## Le pouvoir de l'amour

FABIEN DEGLISE

François est gynécologue, père de famille monoparentale et un brin terne. Traîné par son ex dans une soirée de *speed dating*, ces séances de rencontres express pour célibataires, le médecin y fait la rencontre d'une jeune Roumaine au regard accrocheur qui, dans le peu de temps qui lui est imparti, va poser une

question simple: «*Jusqu'où iriez-vous par amour?*»

Anodine, la question va, on s'en doute, être à l'origine d'un changement radical de vie pour ce spécialiste des appareils génitaux. Elle est aussi l'occasion pour le dessinateur Didier Tronchet de tisser une incroyable intrigue dans le monde des sentiments et de la détresse humaine. Avec précision, couleur et rythme d'enfer.

*La Gueule de loup* (Futuropolis), c'est donc l'histoire d'un homme qui, pour les yeux d'une belle, va devoir se passer de sa routine. Voilà ce qui nous pend au nez quand on croise un paumé cinéphile qui élève des chiens, un directeur de supermarché véreux et surtout des réseaux mafieux qui répandent leur illégalité sur tout le territoire européen. De ces grands fléaux, Tronchet, l'homme derrière l'édifiant *Jean-Claude Tergal* (Fluide glacial), ar-



IMAGE TIRÉE DE LA GUEULE DU LOUP

rive rapidement à articuler un thriller haletant dans les bas-fonds de la France, thriller où les gentils sont gentils et les méchants, détestables, mais aussi où le dévoilement subtil des clefs d'un scénario improbable empêche tout décrochage en cours de lecture. Y compris pour répondre à la porte.

Sombre et tordue par moments, comme le film *Les 13 Tzazmeti* — une œuvre complexe et douloureuse de Gela Babluani à

ne pas mettre entre toutes les mains —, cette succession de planches conserve malgré tout un haut potentiel divertissant. Parce que les dialogues y sont fins et parsemés de pointes d'humour, que les cadrages et le découpage y sont intelligents, mais surtout parce que, case après case, la présence à la barre d'un vieux routier du 9<sup>e</sup> art se fait forcément sentir.

Le Devoir

## Des terroristes déterminés mais sans scénario

FABIEN DEGLISE

Les ingrédients ont, à première vue, tout pour séduire: un sommet des pays riches à Paris, l'assassinat d'un ministre italien, des militants altermondialistes en colère, un pape franchement pro-

gressiste et un journaliste célèbre, Arno Toms, «*grand reporter au Notre siècle*» qui va doucement s'éprendre d'une militante bien informée. Mais malheureusement, avec le premier volume de la série *Terroriste* (Glénat), Bartoll et Rovero ne livrent finalement qu'une aventure sans envergure dans un cadre convenu et simpliste où les incohérences et les dialogues creux dominent.

Intitulé *Paris: les nouvelles années de plomb*, cette tentative d'intrigue policière sur fond de revendication sociale déçoit. Et ce, même si le style graphique exploité pour l'occasion est certes académique mais particulièrement bien maîtrisé.

Les apparences sont toutefois trompeuses. Le hic, c'est que les coups de crayon de Pierpaolo Rovero reposent sur des bases un peu minces: un scénario primaire et forcément sans surprise, signé Jean-Claude Bartoll, qui articule autant d'invéraisemblances que de dialogues d'une naïveté — ou d'une bêtise, diront d'autres —

déconcertante. Notons ici, pour le plaisir de la chose, le sauvetage d'une altermondialiste par notre beau reporter, qui présente simplement sa carte de presse aux forces de l'ordre, ou encore ce conseil lancé au pape à sa sortie de l'avion: «*Mon père, il faut monter dans votre berline blindée au plus vite. Ici vous êtes trop vulnérable*». La suite, à l'instar d'autres clefs du récit surlignés avec le même manque de finesse, est forcément facile à saisir.

Dans la mer de polars mis en case et en bulle par les temps qui courent, ce groupe de terroristes, malgré de grandes ambitions affichées, devrait donc très vite se noyer, faute d'originalité, de pertinence et d'intelligence.

Seul point positif, ces messages de la terreur arrivent, malgré tous leurs handicaps, à leurs fins: la formule «*à suivre*» laissée au terme de cet interminable chapitre premier fait effectivement très peur.

Le Devoir

NE METTEZ PAS N'IMPORTE QUOI DANS VOS OREILLES À QUÉBEC!

94,3 CHYZ.ca

CHÉRI(E) J'ARRIVE!

DÈS 16 H SPÉCIAL FESTIVAL D'ÉTÉ

COSSETTE

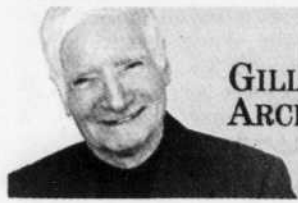
UN LOUP PARMIL LES LOUPS

Roman

## LIVRES

## LA PETITE CHRONIQUE

## Façons d'être seul



GILLES ARCHAMBAULT

Les romanciers ont une nette prédilection pour les personnages doués pour le monologue. S'ils créent volontiers des personnages, ils ne répugnent pas à privilégier ceux d'entre eux qui s'analysent et pour qui le soliloque tient lieu d'expression.

Moi qui ai servi le roi d'Angleterre de Bohumil Hrabal raconte non sans humour l'ascension et la déchéance d'un garçon de café devenu richissime propriétaire d'un hôtel. On suit avec étonnement et ravissement les tribulations du héros à travers les méandres politiques de son pays. D'abord réduit à la pauvreté la plus extrême, ce dernier, grâce à la complicité de l'occupant allemand et à sa propre couardise, parvient à gravir les échelons de la réussite sociale. Seule l'arrivée en 1948 de la Révolution communiste en Tchécoslovaquie réussira à triompher de son ambition. Il se retrouvera dans un camp de concentration pour millionnaires privés de leurs prérogatives. Il finit au reste par choisir d'imiter en quelque sorte le Candide de Voltaire dans une quelconque communauté rurale.

L'auteur, contemporain de Kundera, pratique comme lui un humour décapant. Le lecteur ne tique pas à la plus invraisemblable des extravagances du roman, tellement l'écriture est serrée malgré les outrances du baroque et les ridicules pronés par les régimes totalitaires qu'il faut bien démasquer avec l'outrance qui leur a permis de s'imposer. Qu'il nous soit permis de prévenir le lecteur éventuel: le héros n'a jamais servi le roi d'Angleterre. À peine a-t-il pu frayer avec le Négus!

Si Hrabal fait appel à la truculence, Georges Duhamel, lui, a un ton plus rentré. On ne lit plus guère cet auteur qui en son temps fut fort populaire dans le monde francophone. On réédite en un fort volume *Vie et aventures de Salavin*. Aux cinq romans qui, à partir de 1920, devaient narrer les péripéties de la vie du héros, *Confession de minuit*, *Deux hommes*, *Journal de Salavin*, *Le Club des Lyonnais*, *Tel qu'en lui-même*, on a ajouté *Nouvelle rencontre de Salavin*, bref récit autour de la destinée du héros.

Le terme de héros convient-il à Salavin? On peut en douter. Si Antoine Duhamel, fils de l'auteur, rappelle avec raison que Salavin préfigure *L'Étranger* de Camus, il faut dire tout de suite qu'il n'en a pas la modernité. Salavin perd son poste d'employé de bureau parce qu'il n'a pu résister au désir de toucher à l'oreille de son patron. Cet événement placé au début du cycle romanesque ne débouche pas sur un univers de fantasme. Louis Salavin, qui n'a pas trente ans, vit pauvrement avec sa mère. Il se mariera sans passion avec une voisine, amie de cette dernière. Ils auront un enfant qui mourra à six ans. De l'amour qu'il a pour sa compagne, nous ne saurons rien. Il est plutôt question du sentiment de médiocrité qui est celui du personnage, de son incapacité à pratiquer l'amitié. Attiré par l'échec sous toutes ses formes, il n'en finira pas moins dans *Tel qu'en lui-même* par se laisser aller à l'altruisme.

Presque un siècle s'est écoulé depuis l'écriture de ces romans. Impossible de venir à bout de la lecture de ces évocations linéaires d'un univers terne et voué à l'échec sans ressentir une certaine impression de déjà vu.

Vaut-il la peine de s'immerger en 2008 dans un tel monde? Il me semble que oui. Surtout si on sait qu'il y a des espaces de création qui, à la manière de Hrabal, par exemple, existent tout aussi bien. C'est au fond que Salavin, malgré ses limites, a la fascination de ses questionnements. En somme, il ne serait pas doué pour le bonheur ni pour l'émerveillement. Il suffit probablement de tenir compte de ce manque pour le trouver attachant.

Collaborateur du Devoir

## MOI QUI AI SERVI LE ROI D'ANGLETERRE

Sohumil Hrabal  
Robert Laffont, coll. «Pavillons», Poche  
Paris, 2008, 287 pages

## VIE ET AVENTURES DE SALAVIN

Georges Duhamel  
Omnibus  
Paris, 2008, 807 pages

## ROMAN ÉTRANGER

## Délirante saga dans une Chine paillardarde

JULES NADEAU

Jamais une telle saga de famille aussi bien ficelée, délirante, totalement irrévérencieuse, drôle à rire et à pleurer, ne nous est parvenue de Chine. Avant Deng Xiaoping, la littérature rouge édifiait le prolétariat. Dix ans après *Le Petit Timonier*, enfin, la littérature se débride. Après un silence d'une décennie, Yu Hua, écrivain bien connu à la tête d'un adolescent espion, a livré au vaste public une pièce d'anthologie rébelaisienne dont on parlera partout.

Chapeau à Actes Sud pour avoir flairé la bonne affaire avec cette première traduction en langue occidentale. Mais pourquoi avoir choisi *Brothers* comme titre? En chinois, le roman de Yu Hua s'appelle *Xiongdì: les frères*. *Brothers* apparaît bien en sous-titre sur la couverture de l'original, mais rien dans les deux tomes (2005, 2006) n'appellait l'anglais ou l'américain. «Nous constatons, du reste, que, sans que nous nous soyons concertés, la traductrice italienne a fait le même choix», nous précise sans sourcilier Isabelle Rabut, éditrice et traductrice.

Les deux demi-frères en question naissent dans une famille recomposée vivant dans l'indigence totale de la Révolution culturelle. Le paternel tente de camoufler les mauvais traitements subis aux mains des Gardes rouges en inventant d'amusants mensonges — comme Roberto Benigni dans *La vie est belle*. Mais le prolétaire est finalement battu à mort au nom de la révolution. Comble de barbarie, il faut lui casser les deux genoux pour le caser dans un cercueil bon marché, donc trop court, sous les pleurs de la veuve.

Le cadet, Li Guangtou (Tête chauve), et Song Gang se lancent dans la vie en se jurant fraternité pour toujours. Assez tôt, dans le village natal où la petite population scrute bons et mauvais coups, Li Guangtou émerge comme un brillant filou aux ambitions ahurissantes. Ses frasques défient l'imagination. Le petit malin nous fait pénétrer dans un registre capitaliste où il dépassera la fiction. Au contraire, avec son physique moyen, l'aîné Song Gang donne dans la circonspection.

La déchirure survient lorsque le jeune chaud lapin échoue dans ses tentatives répétées de séduire la plus ravissante fille du patelin. Les stratagèmes pour l'approcher relèvent de la comédie à la Chaplin. C'est finalement le timide Song Gang qui en hérite pour mener avec elle une vie rangée. Après sa vasectomie, Tête chauve se lance dans moult entreprises qui feront de lui le Crésus des années 90. Plus personne ne résiste à sa fortune. Sa renommée brille dans le firmament grâce à un concours de beauté digne d'un empereur. Les vieux amis sont récompensés. Tout s'achève dans l'empire du *made in China*!

Fils de médecins, Yu Hua a renoncé à la fraise électrique du dentiste pour plonger dans la prose. Le lettré de Hangzhou est connu à l'étranger grâce à plusieurs traductions, dont *Vivre*, roman néoréaliste porté à l'écran par Zhang Yimou (avec Gong Li) en 1994. Cette histoire morbide de gens malades qui n'en finissent pas de s'appauvrir aurait dû s'appeler *Mourir*. Ses autres titres de la même veine sombre n'annonçaient pas un *Brothers* aussi hilarant, ni une dénonciation de la cruauté du régime.

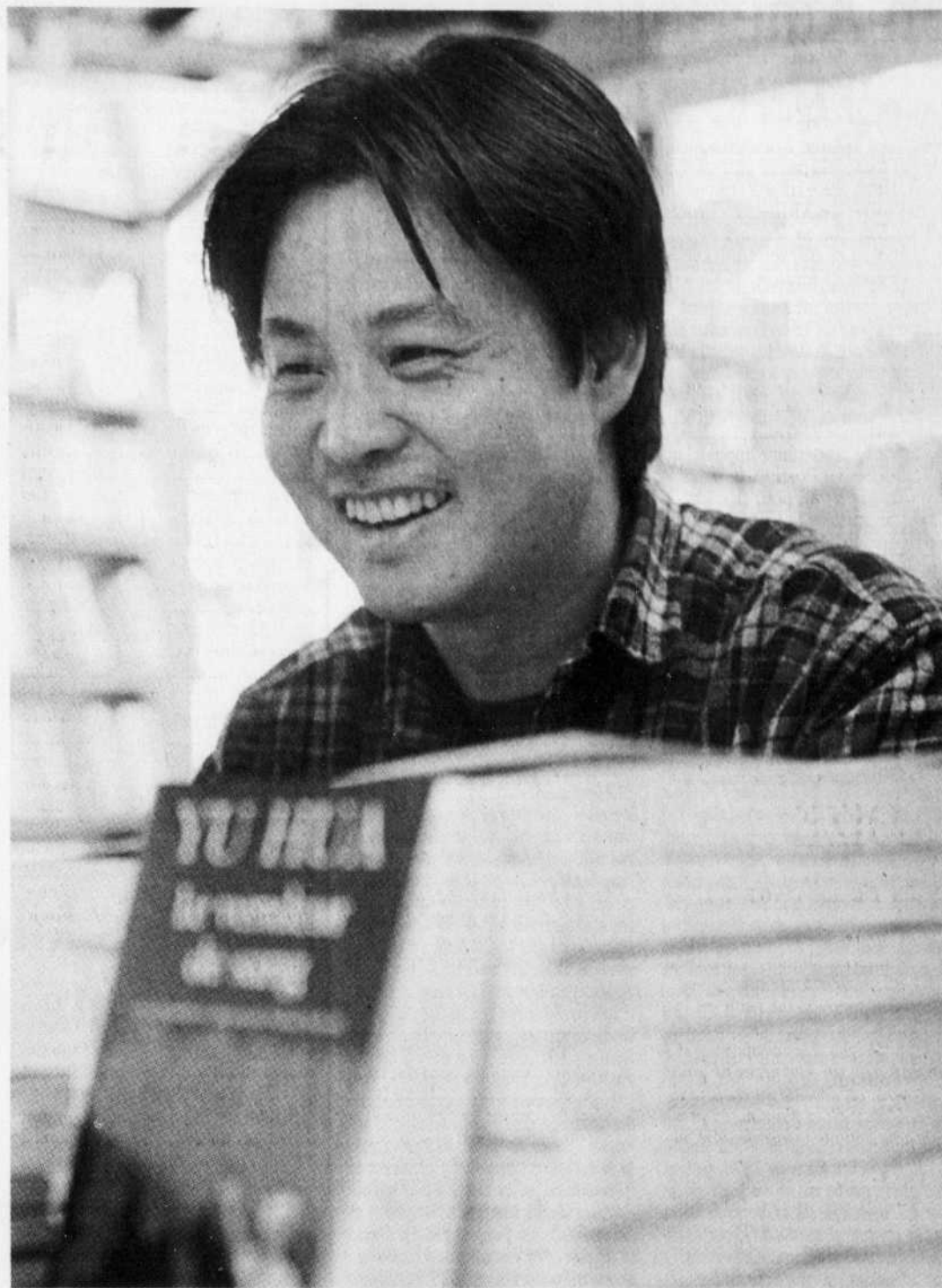
Étonnant que la censure n'ait pas bloqué dès 2005 cette tragédie facile à lire en chinois grâce à un vocabulaire dit de masses populaires. Des correspondants étrangers en ont fait une bonne publicité auprès des sinophiles. Ne serait-ce que pour son langage truculent, il aurait été facile de mettre à l'index les 700 pages d'idéogrammes. Comparable à Rabelais? «Quand on a longtemps été immergé dans un tel livre, il est difficile de faire des comparaisons», nous écrit Isabelle Rabut au bout de quinze mois de travail de traduction avec Angel Pino.

Le sinologue allemand Wolfgang Kubin en a vexé plusieurs en lâchant une méchanceté sur la piètre qualité de la création littéraire actuelle. En effet, au bout de «5000 ans de culture ininterrompue», on devrait s'attendre à mieux. Avec son *Shanghai Baby* (1999), l'audacieuse Zhou Weihui et ses consœurs avaient fracassé les tabous de la moralité. Heureusement, Yu Hua nous redonne de l'espoir dans les innovations à attendre de la république postolympique. Nos amis chinois nous répéteront que ce camarade de 48 ans ne montre pas le meilleur côté de la Chine populaire. Exact! Mais il est temps que cette littérature se libère de la «dictature du prolétariat».

Collaborateur du Devoir

## BROTHERS

Yu Hua  
Traduit du chinois par Angel Pino et Isabelle Rabut  
Actes Sud  
Paris, 2008, 717 pages



SOURCE: ACTES SUD

Yu Hua a renoncé à la fraise électrique du dentiste pour plonger dans la prose.

Étonnant que la censure n'ait pas bloqué dès 2005 cette tragédie facile à lire en chinois grâce à un vocabulaire dit de masses populaires

## ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

## PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 1<sup>er</sup> au 7 juillet 2008

## ROMAN

1	MILLÉNIUM T. 1, T. 2 ET T. 3 Stieg Larsson (Actes Sud)
2	PARCE QUE JE T'AIME Guillaume Musso (Pocket)
3	LES YEUX JAUNES DES CROCODILES Katherine Pancol (Libre de Poche)
4	TOUTES CES CHOSSES QU'ON NE S'EST... Marc Levy (Robert Laffont)
5	GIN TONIC ET CONCOMBRE Rafèle Germain (Libre Expression)
6	SILENCE DE MORT Christine Brouillet (Courte Échelle)
7	JE REVIENTS TE CHERCHER Guillaume Musso (XO)
8	LES ENFANTS DE LA LIBERTÉ Marc Levy (Pocket)
9	ECHO PARK Michael Connelly (Points)
10	LA CONSOLAIRE Anna Gavalda (Dilettante)

## OUVRAGE GÉNÉRAL

1	MANGE, PRIE, AIME Elizabeth Gilbert (Calmann-Lévy)
2	LE NOUVEAU PETIT ROBERT 2008 Collectif (Robert)
3	JE N'AURAIS PAS LE TEMPS Hubert Reeves (Seuil)
4	LE SECRET Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
5	PASSEPORT QUÉBÉCOIS Collectif (L'Hyssop)
6	NOUVELLE TERRE Eckhart Tolle (Ariane)
7	L'ARC DES TRUCS DE MADAME... Collectif (Hurtise Publistar)
8	QUÉBEC: QUATRE SIÈCLES D'UNE... Collectif (Publications du Québec)
9	L'ART DE CONJUGER Collectif (Hurtise HMH)
10	MYTHES ET RÉALITÉS DANS L'HISTOIRE Marcel Trudel (BD)

## JEUNESSE

1	VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA)
2	PAKAL T. 9: IL FAUT SAUVER... Maxime Roussy (Marée Haute)
3	LE CLUB DES DISEUSES... T. 1 Dotti Enderle (ADA)
4	SÉTI T. 1: LE LIVRE DES DIEUX D. Motiv / C. Pelletier (Pierre Tisseyre)
5	RENCONTRES DE L'ÉTRANGE T. 1 Linda Joy Singleton (ADA)
6	L'APPRENTI ÉPOUVANTÉ T. 4 Joseph Delaney (Bayard-Jeunesse)
7	FASCINATION Stephanie Meyer (Hachette)
8	LES SECRETS DE L'UNIVERS T. 1... Charbonneau/Bilodeau/Villeneuve (ADA)
9	LA MAGIE DU DIADÈME T. 1: LE LIVRE... John Peel (ADA)
10	LIS-MOI UNE HISTOIRE: WALL. E Walt Disney (Phida)

## ANGLOPHONE

1	BONES TO ASHES Kathy Reichs (Pocket)
2	A NEW EARTH Eckhart Tolle (New American Library)
3	EAT, PRAY, LOVE Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
4	STEP ON A CRACK J. Patterson / M. Ledwidge (Vision)
5	SANDWORMS OF DUNE B. Herbert / K. J. Anderson (Tor Books)
6	THE WHEEL OF DARKNESS D. J. Preston / L. Child (Vision)
7	SMILE GENIUS David Baldacci (Vision)
8	THE WOODS Harlan Coben (Signet Book)
9	THE JUDAS STRAIN James Rollins (Harper Collins)
10	THE BOURNE BETRAYAL R. Ludlum / E. V. Luebbecker (Grand Central Pub.)

## Manchette au jour le jour

CHRISTIAN DESMEULES

Maître du «néopolar», critique littéraire, chroniqueur, traducteur (notamment de Robert Littell et de Donald Westlake), directeur de collection, l'auteur du *Petit Bleu de la côte Ouest* (1976) — dont Futuropolis réédite aujourd'hui l'adaptation en bédé de Tardi parue aux Humanoides associés en 2005 — et de *La Position du tireur couché* (1982) avait fait le tour du «mauvais genre» avant de tirer sa révérence.

En 1966, à l'âge de vingt-quatre ans, Jean-Patrick Manchette commence à tenir des carnets qu'il alimentera de façon plus ou moins assidue jusqu'à la fin de sa vie, en 1995. Lectures, idées de romans, comptes rendus et analyses de films, instantanés de la vie quotidienne d'un jeune auteur et d'un jeune papa voulant écrire et vivre de sa plume: ce *Journal* lève le voile sur des années cruciales de formation intellectuelle.

C'est l'époque où Manchette écrit des scénarios, des dialogues de films et de feuilletons télévisés pour des réalisateurs qui sont pour la plupart aujourd'hui à peu près oubliés. Une période où l'écrivain a parfois l'impression, toujours un peu coupable, de gagner de l'argent facile, malgré les vagues successives d'ennuis financiers.

«J'attends avec impatience de faire fortune», écrit-il sans trop d'ironie le 17 octobre 1969. *L'honnête aisance*

est un quart de libération. La demi-libération, c'est lorsqu'une heure de votre temps vaut plus que ce que vous pouvez dépenser en une heure. La liberté, c'est quand la valeur disparaît — du moins la valeur quantifiée universelle du temps.»

Qu'il réitère son admiration envers Dashiell Hammett, qu'il achète *L'Homme approximatif* de Tristan Tzara, qu'il espère des réactions «violentes» à la suite de la parution de *L'Affaire N'Gustro*, son second roman paru en 1971 dans la Série Noire, ou qu'il critique sévèrement *La Maman et la Putain*, le film de Jean Eustache, Manchette est en lutte contre la mollesse et les idéologies de droite.

Mais plus que le tableau d'une époque et qu'un laboratoire de l'œuvre, le *Journal* de Manchette est une véritable machine à traquer la bêtise. Ciseaux, papier, colle, stylo: la méthode changera peu au fil des années.

L'auteur d'*O dingos, ô châteaux* (1972) est un homme à l'affût. «Pendant une période, explique-t-il dans une note d'octobre 1969, j'ai découvert le crétinisme quotidien des mass media, et j'ai découpé et collé, avec une jubilation amère de type flaubertien.» Plus tard, il donnera la préférence, dans sa chasse aux faits divers et aux publicités, aux signes visibles et moins visibles de la décomposition sociale et d'action révolutionnaire.

Son œuvre, marquée par une écriture froide, le souci du mot juste

et le refus de toute psychologie, prend appui sur un contexte social et politique. Ce qui était nouveau pour le polar français de l'époque, et qui fera de nombreux petits par la suite. Son *Journal*, à sa manière, rend compte de sa collecte implacable et méthodique des faits — rien que les faits.

En janvier 1968, exemple de «coupures de presse éclairantes», un extrait du *Elle* monopolise son attention: «En 68 à quoi ressemblerons-nous? A nous-mêmes, en plus jeune et plus moderne.» La cause est entendue, Manchette savait lire.

On ne s'étonnera pas non plus de sa proximité — d'esprit plus que de corps — avec les situationnistes (*La Société du spectacle*, de Debord, paru en 1967). La fin des années 60 et le début des années 70 est une véritable manne: l'empire du spectaculaire se consolide, l'ère de la publicité s'étend, les dikats de toutes sortes pullulent dans les pages des magazines «pipole» ou «art de vivre». Le toc fait progressivement son apparition jusque dans la politique.

Manchette, lui, se nourrit de tous ces symptômes de dégénérescence. Libertaire de choc, lucide déclaré, il ouvre les yeux et serre les poings. En 1972: «Je m'enchanté de la prédiction de l'effondrement de l'ordre car je hais l'ordre; je m'inquiète de cette prédiction, car je ne sais rien faire d'autre que vivre dans cet ordre.»

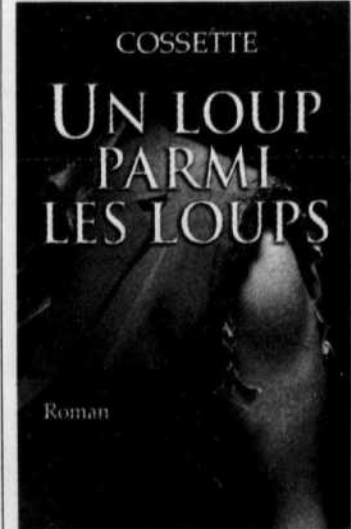
On se demande ce que Manchette

pourrait écrire aujourd'hui à l'heure des fractures sociales appréhendées, devant les épisodes de plus en plus nombreux de violence urbaine, les dérives sécuritaires de l'État français, la concentration de la presse, le populisme fringant et les improvisations à paillettes de Nicolas Sarkozy. On se le demande vraiment.

Collaborateur du Devoir

## JOURNAL 1966-1974

Jean-Patrick Manchette  
Gallimard  
Paris, 2008, 642 pages



carte-cadeau



Du plaisir à la carte

## LIVRES

ESSAI QUÉBÉCOIS

## Les Francos, partout en Amérique

DALIE GIROUX

En regardant la carte qui indique les foyers de population d'origine française en Amérique du Nord offerte dans *Franco-Amérique*, on ne peut que constater que... c'est «nouveau monde». La vallée de la Grande Rivière, bien sûr, et les Maritimes, certes, mais aussi tout le sud des Grands Lacs (notamment le Wisconsin, le Michigan et l'Illinois), la côte est des États-Unis jusqu'à la Floride (Floribec!), les Prairies canadiennes, les vallées du Missouri et du Mississippi jusqu'en Louisiane, le Midwest et la côte pacifique, de l'Alaska et du Yukon jusqu'à la Basse-Californie, en passant par Vancouver.

Les Francos sont partout en Amérique, ils ont investi le continent de part en part. Ils furent certainement explorateurs et découvreurs, ainsi que défricheurs et colons, on le sait, et coureurs des bois et voyageurs, mais aussi fondateurs, fermiers, ouvriers et chercheurs d'or, et encore vacanciers, entrepreneurs, travailleurs spécialisés, militaires, écrivains, étudiants. Le premier maire de la Cité des Anges était un Franco... c'est vous dire.

C'est à faire, refaire et parfaire cette découverte du monde franco, de cet «archipel retrouvé», que nous sommes conviés dans l'ouvrage collectif préparé par les géographes Dean Louder et Eric Waddell. Ces deux scientifiques-voyageurs, l'un originaire de l'Utah et l'autre de l'Angleterre (faut-il donc venir d'ailleurs que du Québec pour apercevoir et embrasser cet univers culturel et géographique mineur en Amérique?), n'en sont pas à leurs premières esquisses de cette géographie culturelle. Depuis l'Université Laval, dans les années 1970, ils ont entrepris cette mise au jour de la Franco-Amérique, dont la publication de *Du continent perdu à l'archipel retrouvé* en 1983 (PUL, réédité en 2007) a constitué un moment charnière.

*Franco-Amérique* présente, comme *Du continent perdu*... avant lui, et comme *Vison et visages de la Franco-Amérique* (Septentrion, 2001, avec Jean Morisset) plus récemment, une série d'études (parfois un peu lourdes) et de témoignages (tous savoureux) qui se penchent sur ou proviennent des différents lieux et réalités franco-américaines. L'Acadie, l'Ontario français, la Nouvelle-Angleterre, la Louisiane, le Michigan, l'Illinois, le Missouri, l'Oregon sont au menu, mais aussi la Floride et la Californie, l'immigration récente de langue française, le métissage et d'autres considérations sur la nature et le sens de cette Franco-Amérique.

**À quoi ça sert, la Franco-Amérique?**

Étrange découverte que celle de ce monde franco, monde dans lequel on est parfois Franco sans

pourtant parler le français, comme nous l'apprend Ken Baulne, dit Bone, ce *PawPaw French* originaire de DeSoto au Missouri, au nord de la Vieille Mine (Ken Baulne, c'est justement le type sur la photo de la page couverture: chemise à carreaux, *baseball cap*, posant avec dédain sous une pergola artisanale dont le frontispice porte l'inscription «300 ans. On est toujours icitte!»).

En effet, quand on regarde l'autre carte offerte dans *Franco-Amérique*, celle qui indique les foyers de population où l'on parle le français à la maison, force est de constater que la Franco-Amérique est certes synonyme de combats et d'histoire, du quotidien et de communautés, mais aussi, pour beaucoup, d'histoires, de mémoire, de traces, de folklore, de commémorations, de pèlerinages, de passage, de vestiges. La Franco-Amérique, il faut bien le dire, c'est surtout un imaginaire culturel, politique, géographique à consistance faible et dont les capitons sont éparés et dispersés sur un vaste continent. Et franco n'est pas nécessairement français.

D'où peut-être la question — frioleuse — posée par Serge Latouche dans les pages du *Devoir* lors de la parution de *Du continent disparu à l'archipel retrouvé*, question qui fait écho à la difficulté évoquée plus haut de se saisir de l'imaginaire franco depuis le Québec: à quoi ça sert, la Franco-Amérique?

Joseph-Yvon Thériault tente, dans le dernier texte du collectif, une réponse à cette question qui donne l'heure juste: «*Elle est d'abord [la Franco-Amérique] simplement un objet de connaissance qui atteste de l'existence en Amérique d'une large nébuleuse qui, bien qu'elle soit plurielle dans ses affirmations, n'en tourne pas moins autour de la langue française, de l'histoire de ses peuples en Amérique et de son affirmation internationale aujourd'hui à travers la Francophonie. Politiquement, cela n'est pas rien, pour chacun de ces espaces particuliers, de pouvoir rayonner et parfois de s'appuyer sur cet immense réseau linguistique et mémoriel.*»

Ce n'est pas rien, en effet: la Franco-Amérique est un espace géoculturel qui permet de dépasser la correspondance simple entre les frontières terrestres et les solidarités politiques lorsqu'il est question de la vie en français — et de la vie franco — en Amérique. C'est également un imaginaire qui donne accès à un continent entier.

Collaboratrice du Devoir

## FRANCO-AMÉRIQUE

Sous la direction de Dean Louder et Eric Waddell  
Septentrion,  
Sillery, 2008, 373 pages

ESSAIS

## La censure vit en nous

MICHEL LAPIERRE

Au lieu d'imposer le silence, comme ils le souhaiteraient, les censeurs soulèvent les questions les plus insidieuses et les plus graves. En faisant parler les voix de la censure, dans un dialogue philosophique imaginaire, les psychanalystes René Major et Chantal Talagrand se demandent si l'on doit «*défen- dre la liberté d'expression quand elle est au service de la haine*». Doit-on freiner la folie qui blesse autrui? C'est une question abyssale.

La censure dans tous ses états, ouvrage collectif publié sous la direction du philosophe québécois Claude Lévesque, commence par l'exposé de René Major et Chantal Talagrand, propos qui donne le ton. Le psychologue Nicolas Lévesque, l'un des dix collaborateurs, commente ce texte en rappelant que le propre de la censure consiste «*à gommer ce qui est pluriel ou conflictuel, au nom d'une hypothétique unité*».

Il a la sagesse d'aborder le sujet sans s'appuyer sur des critères de vérité objectifs, même ceux qui relèveraient d'une philosophie apparemment neutre et universelle, pour ne pas dire banale et passe-partout, comme celle des droits de l'homme. Le «*droit au secret*» qu'il demande au censeur de respecter n'est pas, à

proprement parler, un principe humanitaire. C'est la reconnaissance subjective de ce qu'il appelle le «*mystère*» de l'individu. Inspiré du freudisme, Nicolas Lévesque signale que l'inconscient est «*une fabuleuse fabrique de costumes où l'on n'entre que pour en ressortir aussitôt sous de nouveaux déguisements, de nouvelles identités*». Au lieu de s'indigner devant les hérésies et les inconvenances réprochées par les idéologies au goût du jour, le censeur devrait songer à ce qui se cache derrière ces méfaits.

Il y découvrirait parfois de la haine extrême ou une autre forme de folie, donc ces pulsions plus enracinées dans l'être intime du suspect que toutes les doctrines imaginables et toutes les passions discernables à première vue. C'est la principale leçon que l'on peut tirer du livre.

René Major et Chantal Talagrand ne se laissent pas séduire par ce qu'ils appellent «*la supposée liberté de la folie*». Comme eux, Nicolas Lévesque ne s'abandonne pas à un romantisme attardé. Pour le psychologue qui la connaît de près, la folie «*tient de l'esclavage, de l'autodestruction, du terrorisme intérieur*».

Ce jugement convaincant d'emblée. On se demande si le censeur acceptable ne serait pas, à l'inverse d'un juge sévère, un libérateur discret,

sensible aux angoisses les plus secrètes de celui qui ferait de la liberté d'expression le seul absolu.

De son côté, Ginette Michaud souligne un fait saisissant. Freud a presque donné au mot «censeur» un sens nouveau. La critique littéraire cite un beau passage du père de la psychanalyse qui réhabilite ce terme répugnant aux yeux des penseurs et des artistes: «*Entre l'antichambre où se pressent les désirs inconscients et le "salon" où séjournent la conscience, veille un gardien, plus ou moins vigilant et perspicace, le censeur.*»

Un autre des collaborateurs, Georges Leroux, historien de la philosophie, apporte un exemple très révélateur de la censure, plus précisément de l'autocensure. Il analyse la pensée de Leo Strauss (1899-1973), philosophe américain d'origine allemande, précurseur du néoconservatisme. En pratiquant l'autocensure de façon systématique, Strauss a pu, comme l'explique si bien Leroux, «*s'accommoder d'une doctrine libérale de la tolérance tout en poursuivant des finalités de domination*». Au XVII<sup>e</sup> siècle, Spinoza s'était censuré en camouflant sa libre pensée pour se soustraire à une condamnation définitive de la part des esprits religieux. Quant à Strauss, qui a scruté

l'œuvre du philosophe hollandais, il a voilé ses réflexions, foncièrement de droite, d'une rhétorique de gauche.

Ce qui lui a permis d'amadouer l'intelligentsia américaine, à l'époque majoritairement libérale, et de semer, de manière discrète, des idées hermétiques mais habiles qui alimenteront le courant néoconservateur lié, dès la fin des années 70, au nom d'Erving Kristol, ancien homme de gauche. Il arrive que l'autocensure, expression la plus subtile de la censure, reflète une ruse intellectuelle consommée.

L'ouvrage collectif dirigé par Claude Lévesque a le double mérite de montrer qu'une réflexion féconde sur la censure ne saurait négliger l'importance des pulsions de l'individu censuré et les surprises que réserve l'analyse de l'autocensure. Ceux qui, encore aujourd'hui, associent surtout la censure à l'Inquisition appartiennent à un autre âge.

Collaborateur du Devoir

## LA CENSURE DANS TOUS SES ÉTATS

Sous la direction de Claude Lévesque  
Hurtubise HMH  
Montréal, 2008, 192 pages

VOYAGE

## Sous les kilomètres, Nicolas Bouvier se raconte

CHRISTIAN DESMEULES

Tout récit de voyage, croyait Robert Louis Stevenson, est en réalité une autobiographie déguisée. Sous les paysages, les kilomètres et les rencontres, c'est avant tout un homme qui se raconte. Et chez Nicolas Bouvier, plus que chez quiconque peut-être, le voyage et sa lente distillation pourraient se confondre avec les données brutes de l'état civil: nom, prénom, occupation.

Nicolas Bouvier: *Vaël qui écrit*, de François Laut, première biographie du maître incontesté de la littérature de voyage écrite en français — son pendant anglo-saxon serait peut-être Bruce Chatwin —, nous emmène sur les traces d'un «travel writer» qui a fait éclater les limites du genre au moyen d'une œuvre exemplaire et poétique. Une œuvre écrite au scalpel, née en dépit des multiples passages à vide de son auteur. Ou justement à cause d'eux.

Issu d'une famille très bourgeoise de Genève (un grand-père receveur d'université, un autre compositeur et baron), Nicolas Bouvier refuse pourtant assez vite tout ce confort — matériel et moral — et rêve plutôt de prendre la route. À dix-sept ans, aussitôt son bac en poche, aspiré par l'horizon infini qui s'étend à l'est de la muraille des Alpes, Bouvier n'a qu'une idée en

tête: faire le tour du monde.

Dès que possible, donc, après de courts séjours en Scandinavie et dans le Sahara algérien, de vagues études en histoire médiévale et en sanskrit à la faculté des lettres de l'Université de Genève (où il suivra notamment les cours de Jean Rousset et de Jean Starobinski), c'est le premier voyage légendaire jusqu'au Japon, de 1953 à 1956. Un voyage qui lui fournira la matière des trois livres qui font aujourd'hui encore sa réputation: *L'Usage du monde* (1963), *Chronique japonaise* (1975) et *Le Poisson-scorpion* (1981).

Cette aventure humaine, littéraire et géographique, devenue depuis presque mythique, réalisée en compagnie de son ami peintre Thierry Vernet à travers l'Asie centrale à bord d'une minuscule Fiat Topolino (véritable troisième personnage du voyage), marquera les consciences.

Objectif des deux voyageurs suisses: écrire et peindre en toute liberté, recueillir des chansons, des proverbes, des secrets de sagesse. Rencontrer des gens. Peut-être aussi gagner un peu d'argent — mais cela est moins certain. Le duo se sépare à Quetta, au Pakistan, tandis que Bouvier file seul jusqu'à Colombo, Ceylan, véritable trou noir du voyage, leçon d'humilité et début de la dépression qui le frappera par la suite de manière cyclique tout au long de sa vie.

Dix ans plus tard, en 1963, paraît *L'Usage du monde*, de façon presque confidentielle après de multiples difficultés pour lui assurer un éditeur. Pendant ce temps, tout en voyageant toujours un peu, Bouvier travaille comme photographe ou documentaliste. Vivre, partir, rencontrer, raconter: l'équation demeurera inchangée. Il faudra pourtant attendre la fin des années 80 pour que la réputation de Bouvier, l'écrivain, dépasse un cercle d'initiés. Trop peu trop tard. Sa renommée tardive n'y fera rien: l'amertume et le doute, avec les rides, auront depuis longtemps creusé leurs sillons.

Notons qu'un livre de Bouvier, *L'Œil du voyageur*, réédité récemment en demi-format, rassemble un grand nombre des photographies prises au cours de ce voyage.

En contrepoint de ses écrits publiés, les carnets de Bouvier et les lettres que lui et Vernet écrivaient à leurs familles, en plus de souvenirs personnels et d'anecdotes intimes, ont servi de source à François Laut, jeune ami des dernières années de Bouvier, pour nous livrer cette première biographie — peut-être un peu statique. *Nicolas Bouvier: Vaël qui écrit* vaut néanmoins largement le détour pour tout lecteur passionné de l'écrivain genevois. Ce Suisse errant, profon-

dément attaché à son pays, était habité d'une sorte de mal du pays incurable et profond, où qu'il se trouve. Et ce que l'œuvre de Bouvier laisse parfois entrevoir, la biographie l'éclaire. Son combat intérieur incessant contre l'écriture. Sa paralysie, son légendaire mal de vivre — cette «*carence d'âme*» qui le fait souffrir en permanence —, ses dépressions, ses problèmes avec l'alcool. François Laut n'omet rien de ces zones d'ombre qui ont ponctué sa vie et son œuvre.

«*Garde-toi de demander ton chemin à qui le connaît, tu risquerais de ne pas l'égarer*», dit un précepte d'Asie centrale. Le voyage, lui, en matière de livres, produit ou des guides ou des œuvres. C'est selon. Libre à chacun de choisir la façon de se perdre.

Collaborateur du Devoir

## NICOLAS BOUVIER: L'ŒIL QUI ÉCRIT

François Laut  
Payot  
Paris, 2008, 320 pages

## L'ŒIL DU VOYAGEUR

Textes et photographies de Nicolas Bouvier  
Hoëbeke, coll. «Demi format»  
Paris, 2008, 120 pages

ÉCOLOGIE

## Allègre et l'avenir de la planète

LOUIS CORNELLIER

Le géologue Claude Allègre, parce qu'il refuse le catastrophisme climatique, a mauvaise réputation chez les écologistes. Il suffit, pourtant, de lire *Ma vérité sur la planète* pour découvrir que ce scientifique français n'est pas cet inconscient que les plus militants des verts ont voulu en faire.

«*La Terre est ma Patrie, lance-t-il. Je me suis battu pour la connaître; voilà pourquoi je me battrais contre ceux qui voudraient, sous prétexte de la défendre, détruire notre civilisation.*» Ce cri du cœur donne le ton de ce solide essai qui entend déterminer les bons combats à mener pour préserver l'avenir de la planète.

Ennemi de tout consensus en

matière scientifique et de ceux qu'il appelle les «*éco-fundamentalistes*», Allègre dénonce «*la secte verte*» et ses gourous, c'est-à-dire Nicolas Hulot, José Bové et Al Gore, présentés comme «*le bon, la brute et le truand*». Selon lui, ces trois écologistes célèbres entretiennent la peur et parlent à travers leur chapeau pour se faire du capital politique (et amasser une fortune, dans le cas de Gore). Très critique, aussi, à l'égard du mode de fonctionnement du Groupement intergouvernemental d'étude du climat (GIEC) et, donc, de ses conclusions, Allègre n'hésite pas à en prendre le contre-pied. «*Je pense donc qu'effectivement il y a un changement climatique*», écrit-il, «*mais largement d'origine na-*



tuelle et dont on ne peut prévoir l'évolution de manière précise.»

Est-ce à dire qu'il ne faut rien faire? Bien sûr que non. Il importe toutefois, selon Allègre, de ne pas se raconter d'histoires et d'agir efficace-

ment. Le protocole de Kyoto, pour lui, par exemple, est «*un des traités internationaux les plus absurdes qui aient jamais été proposés [...] parce que le rapport coût/résultat est absurde- ment élevé.*»

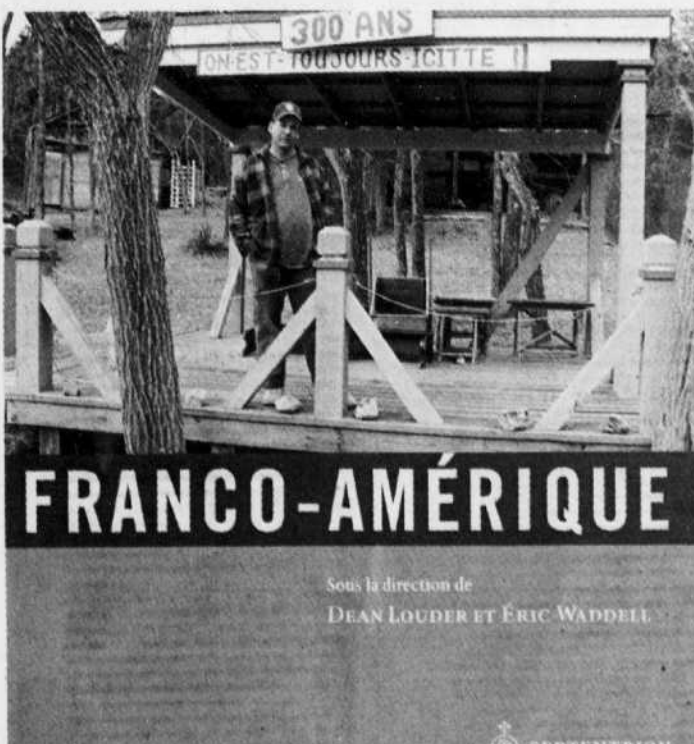
Radicalement opposé au courant de la décroissance qui, selon lui, détruirait notre civilisation, Allègre avance qu'il faut plutôt «*faire de la résolution des problèmes écologiques le moteur de la croissance, du développement des pays du tiers-monde et de la réduction des inégalités.*»

Comme bons combats écologiques à mener, il nomme l'accès à l'eau potable et sa préservation partout sur la planète, le traitement efficace (recyclage) des déchets urbains, la protection (particulièrement à l'échelle locale) de la biodiversité et la recherche et développement en matière d'OGM (la section la moins convaincante de cet ouvrage). Il prône aussi une limitation raisonnable des émissions de CO<sub>2</sub>, grâce, surtout, à des méthodes de séquestration et au développement des voitures propres. Environnementaliste de tradition humaniste, ce scientifique de réputation internationale signe ici un vibrant plaidoyer contre la peur, l'ignorance et la régression. Sans prétendre à «*la vérité*», il nous offre la sienne, plus stimulante et informée, même si elle est contestable à certains égards, que les slogans des gourous peints en vert.

Collaborateur du Devoir

## MA VÉRITÉ SUR LA PLANÈTE

Claude Allègre  
Pocket  
Paris, 2008, 288 pages



Sous la direction de DEAN LOUDER ET ERIC WADDELL

SEPTENTRION



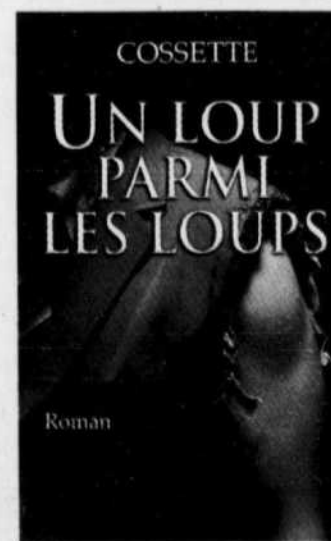
les  
**MUSÉES**  
l'ÉTÉ

GRANDES EXPOSITIONS ET ACTIVITÉS ESTIVALES  
PARTOUT AU QUÉBEC  
Programmation en ligne: [www.musees.qc.ca](http://www.musees.qc.ca)

(SMQ)  
Société des musées québécois

TAM-Québec

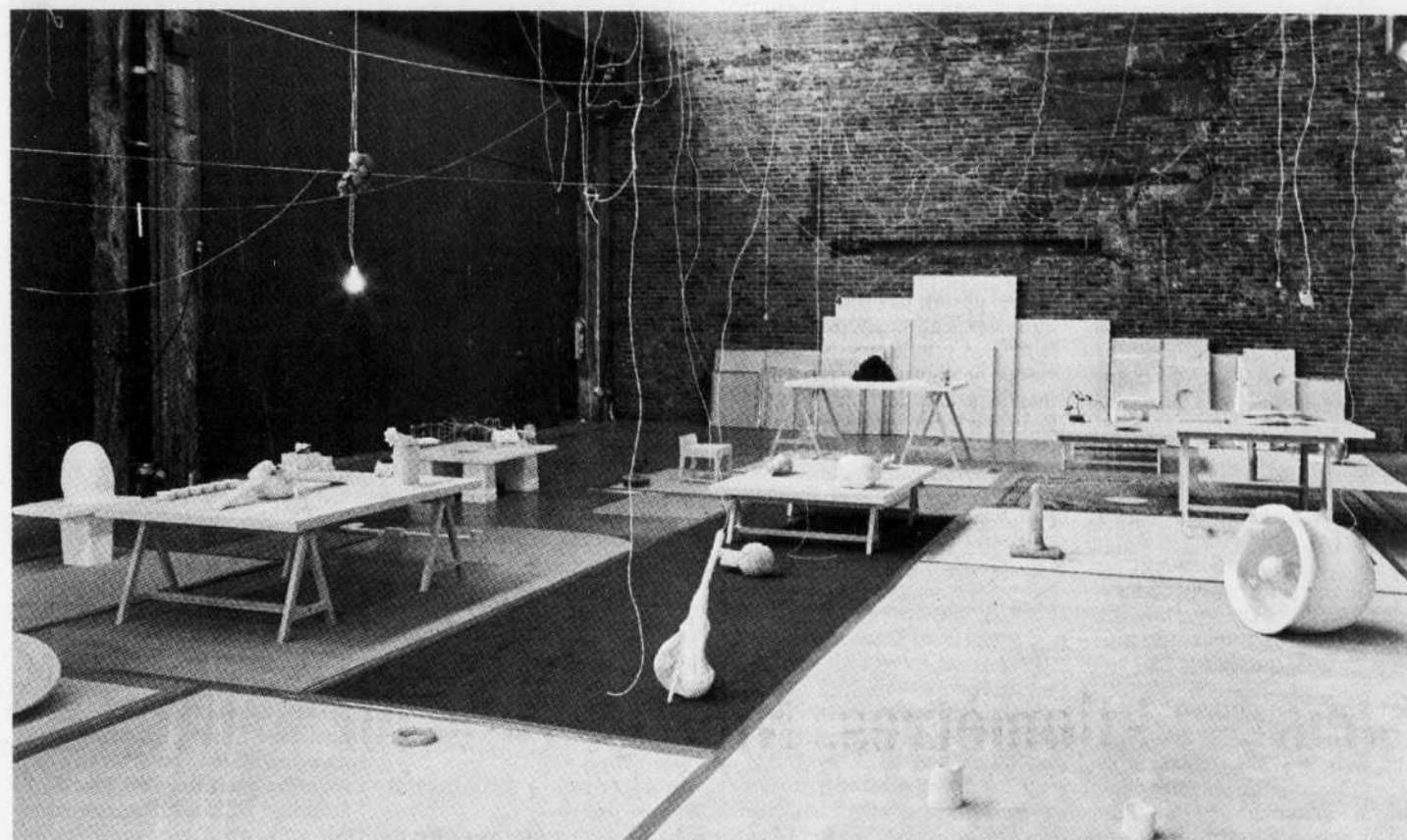
Collaborateurs et  
Conseillers  
Québec



Roman

# DE VISU

## Guerrera plus convivial que jamais



Vue de l'installation de l'atelier *Darboral* à la Fonderie Darling.

### ENTRE LE VISIBLE ET L'INVISIBLE (DARBORAL)

Massimo Guerrera  
Fonderie Darling  
745, rue Ottawa  
jusqu'au 31 août

### MARIE-ÈVE CHARRON

En quelque sorte laboratoire ou atelier, *Darboral* de Massimo Guerrera fait escale à la Fonderie Darling pour l'été. L'artiste, lauréat du prestigieux prix Ozias-Leduc en 2001, assure depuis huit ans avec diligence la progression et l'entretien de cette plateforme qui s'incarne à travers des installations, des dessins et des sculptures pour devenir le théâtre de repas partagés et de rencontres diverses. Les années ont donné de la maturité au projet, complexifié son organisation physique en lui greffant des charges émotives et du vécu, tant et si bien que Guerrera compare l'étape de cette exposition à une «transplantation».

Quitter le cadre intime et rassurant de l'atelier n'a rien de simple en effet pour un projet comme celui de *Darboral*, surtout quand le contexte d'apparition publique est la très spacieuse salle de la Fonderie Darling. Comment redonner aux nombreux éléments accumulés au cours des années l'environnement et l'agencement organiques qui les ont vus émerger? C'est le défi qu'a pleinement relevé par Massimo Guerrera tout en disposant, avec une aisance remarquable, de la totalité de l'espace.

### Métaphores de la vie psychique

*Darboral*, depuis les tout débuts, élit son ferment dans le quotidien, dans la quotidienneté des gestes dont les registres de prédilection sont les denrées alimentaires et le corps. Par l'entremise d'opérations plastiques et de réalisations physiques, autour du corps avec des aliments et des objets sculptés, Guerrera expérimente et fait expérimenter les rapports à autrui, l'ouverture et la résistance aux autres ainsi qu'à soi-même. Mobilisés avec une cohérence irréfutable, les matériaux et les actions de l'artiste se déclinent selon leurs degrés d'étanchéité ou de porosité comme autant de métaphores de la vie psychique.

Ainsi, des sculptures en céramique et en plâtre déposées au sol ou sur des tables basses présentent des cavités profondes et intrigantes; appuyés contre le mur, des panneaux de polystyrène s'alignent pour agir en guise de protection ou suggérer des connexions avec quelqu'un d'autre. Ailleurs, des contenants de plastique s'empilent bien hermétiquement en laissant voir par leurs parois transparentes des objets truffés d'orifices. Plus qu'un inspirant décor, les diverses composantes de l'installation ramènent au corps, éveillent des sentiments d'attraction ou de répulsion. Pour «goûter» à cela, il faudra d'abord se rendre disponible, retirer ses chaussures avant de marcher sur le plancher rendu accueillant par les nombreux tapis, juxtaposés par du ruban adhésif pour marquer leur installation temporaire, ici, et les points de jonction qui les assemblent.

Car pour Massimo Guerrera, les frontières sont des interfaces de rencontre, des zones d'infiltration qu'il aime révéler. De là, le seuil même de l'exposition est souligné par une butte molle dont la pente légère est traversée par une fente, réceptacle discret, parce que volontairement difficile d'accès, à l'accumulation de lanières de papier. Il s'agit d'un texte en cours d'élaboration, coécrit avec la comédienne et auteure Céline Bonnier, avec qui l'artiste a collaboré pour la pièce *Le Chant des Gastons*, présentée à l'Espace libre l'automne dernier.

C'est d'ailleurs au travail en collectif que fait honneur Guerrera avec *Darboral*. Au nom de Céline Bonnier s'ajoutent ceux de Stephen Beupré (clairement nommé pour sa contribution à la bande sonore qui anime l'espace), Sylvie Cotton, Daniel Danis, Yves Graton, Corine Lemieux, Ginette Rioux, Tamar Tembeck et Anne-Marie Ninacs, ceux-ci impliqués de diverses façons dans la phase actuelle de *Darboral*. Au fil de «rendez-vous indéfinis», prévus au cours des semaines à venir, l'artiste s'engage aussi à maintenir l'exposition dans un état de progression et de transformations continues, comme le veut la vie, cette ultime et fondamentale matrice d'intervention.

### Traces

Il reste qu'une mise en scène étu-

diée préside aux éléments déjà présents. Il y a par exemple cette tête imposante que l'artiste a façonnée à partir de fragments tirés de différents visages, sorte d'amalgame des corps individuels en une entité nouvelle. Au-dessus du visage aux traits réalistes convergent d'ailleurs en amas des fils électriques blancs provenant de plusieurs endroits de la pièce. Apport notable, ces fils créent un réseau physique dans l'espace, alimentent quelques ampoules électriques et servent de crochet à des accessoires tout en suggérant des connexions énergétiques entre les composants.

Outre les fruits et les noix, ces imparables ingrédients du répertoire plastique et métaphorique de Guerrera, prennent place également, éclatants de fraîcheur sous la lumière naturelle, des plants d'agrumes. Ils découlent des noyaux de fruits consommés par les convives de *Darboral*, résultats des soins patients apportés au cours des années. Les résidus d'hier ont été réinjectés dans une chaîne de signification que le temps fait croître.

Les «signes-outils», pour reprendre les mots de l'artiste, que

sont les œuvres réunies portent les traces des usagers participants, telle une mémoire matérielle collective, confondant dès lors les contributions respectives. De la sorte, Massimo Guerrera remet habilement en question la signature individuelle et la permanence de l'intégrité du corpus d'œuvres d'un artiste, requisits alimentés par l'histoire de l'art, le marché de l'art et la muséologie.

Depuis ses quelques présentations, à la Biennale de Montréal (2000), au Musée national des beaux-arts du Québec (2002-2003) et à la galerie Joyce Yahouda (2006) notamment, *Darboral* n'a sans doute pas permis à Guerrera d'épuiser cette délicate réflexion à laquelle la présente exposition fournit en quelque sorte un point d'orgue, sûrement pas définitif, mais à tout le moins décisif. *Darboral* atteint en effet ici un degré d'expression qui ressemble à une fin de cycle. À cela s'ajoute l'impression d'un dispositif plus convivial que jamais. À expérimenter donc au moins une fois, si ce n'est pas plus.

Collaboratrice du Devoir

## Espace à prendre

### POUSSIÈRE3/DUST3

Jocelyne Allouche  
Jusqu'au 31 août

### OMBRE DE VILLE 2

Jean-Paul Ganem  
Jusqu'aux premiers gels  
Fonderie Darling  
745, rue Ottawa

### MARIE-ÈVE CHARRON

Avec des heures d'ouverture plus tardives, jusqu'à 22h les jeudis, la Fonderie Darling compte bien retenir les visiteurs plus longtemps dans ses quartiers. Et si cet objectif passait par l'aménagement d'une place publique? Pour l'été, le centre d'art a pris d'assaut le tronçon de la rue Ottawa où il se situe en confiant aux artistes Jocelyne Allouche et Jean-Paul Ganem la délicate mission d'occuper l'espace.

Le projet de Jocelyne Allouche tient sur le mur de briques d'un édifice en face de la Fonderie. Avec les deux photographies qui composent l'œuvre *Poussière3/Dust3*, l'artiste reprend un registre visuel déjà exploré auparavant mais l'adapte au contexte extérieur par l'amplification généreuse des dimensions du support.

Certes, hormis le format, l'intervention ne s'éloigne pas tellement du mode d'accrochage habituellement retrouvé en galerie. Toutefois, l'effet du motif photographié, des nuées en mouvement, a un impact saisissant. L'artiste, par un processus gardé sibyllin, a multiplié les couches granuleuses; partant d'une photo argentique, elle a ensuite fait intervenir du sable soufflé, puis des captures et des impressions numériques, mais pas de retouches avec Photoshop, assure-t-elle. Le grain photographique initial se trouve souligné par le motif ainsi que par le support final de l'œuvre, une bache commerciale.

S'ensuit un paysage abstrait qui ressemble à de l'écume, l'aspect d'une mystérieuse matière faite de particules cristallisées ou s'échappant en poudre légère. Contrastant avec la dureté du mur de briques, les deux images font plutôt écho aux nuages effilochés qui parfois traversent le ciel.

Jean-Paul Ganem, lui, est féru des interventions extérieures. S'inscrivant dans la foulée du land art, l'artiste français élabore des aménage-

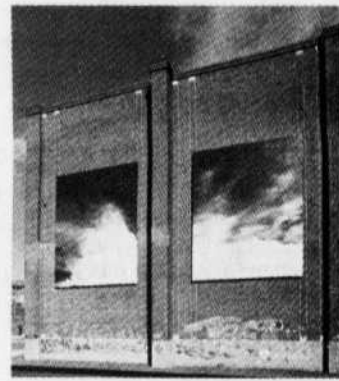
ments agricoles et végétaux. C'est lui, par exemple, qui a conçu le *Jardin des capteurs* (2000-02) dans la carrière Miron, projet qui consistait à réhabiliter par une composition florale le triste site d'enfouissement.

À la Fonderie Darling, Ganem récidive avec la seconde phase d'un projet amorcé l'année dernière. *Ombre de Ville 2* applique en fait le concept de mur végétal développé en écologie urbaine. Ainsi, différentes espèces de plantes couvre-sol et rampantes garnissent des caissons d'aluminium, édifiant le long du mur un damier rafraîchissant. L'artiste a aussi étendu l'opération jusque dans la rue avec des bacs donnant à croître d'autres végétaux.

Les vertus d'un tel projet? Elles sont nombreuses, à en croire Le Jour de la Terre, l'organisme partenaire de l'aventure. En plus d'être esthétiques, les retombées sont environnementales, écologiques, sociales et économiques. Dans ce quartier où le béton règne en maître, les composantes végétales ont notamment un impact positif sur la température et la qualité de l'air. Le projet engendre donc des avantages directs pour les résidents.

Souhaitons que les visées exploratoires de la Fonderie n'en restent pas là. Même les tables à pique-nique héritées de l'installation *Monument* de Mathieu Beauséjour ont trouvé dans la rue Ottawa une nouvelle portée. Jean-Paul Ganem sera en visite au Québec le jeudi 24 juillet pour rencontrer le public à la Fonderie Darling (17h-19h). Il présentera les aspects artistiques et technologiques de son projet. Notons aussi que Le Jour de la Terre tient des ateliers écologiques à 13h tous les mercredis en juillet et en août.

### Collaboratrice du Devoir



GUY L'HEUREUX

### Antoine Pentsch

Flux de la main  
aquarelle

Dernière journée

GALERIE BERNARD

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 877-0770  
www.galeriebernard.ca

PAYSAGES ÉPHÉMÈRES  
**PEEP SHOW**  
ESPACES PUBLICS

PARCOURS D'INTERVENTIONS SUR L'AVENUE DU MONT-ROYAL  
DU 02-07-08 AU 31-08-08  
WWW.PAYSAGESEPHEMERES.COM

DIRECTEUR ARTISTIQUE : MICHEL DEPATIE  
COORDINATRICE INVITÉE : STÉPHANE BOUTRARD

FERMIÈRES OBSÉDÉES JOSÉ LUIS TORRES MONT-ROYAL LE COLLECTIF EKIP MONT-ROYAL	RACA MATHIEU BEAUSÉJOUR MONT-ROYAL BENJAMIN MUON / ANDRÉ ÉRIC LÉTOURNEAU 177 Avenue, 17 jours	UTOPIE PAYSAGES KAREN ELAINE SPENCER ET L'ŒIL DANS L'FRONT COLLECTIF VERT PÉTANT 177 Avenue
---	---	--

Montreal

Espace VERRE  
Fragments de génération  
Exposition des finissants d'Espace VERRE  
Du 12 juillet au 16 août 2008 à la Galerie Art Mûr  
www.espaceverre.qc.ca www.artmur.com  
514 933-6849

CLAIRE LABONTÉ  
La Pensée sauvage  
un art comme principe  
épistémologique, philosophique et scientifique

Jusqu'au 7 septembre 2008

Conférences de l'artiste :  
dimanche 2 août à 14h  
dimanche 7 septembre, à 14h

Heures d'ouverture :  
du mardi au dimanche, de 15h à 17h  
le vendredi, de 9h à 12h et de 13h à 20h  
entrée libre

Renseignements :  
450 662-4440  
www.ville.laval.qc.ca

Montreal

Salle KIPRED-PELLAN  
Maison des arts de Laval  
1396, boulevard de la Concorde Ouest, Laval

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

08 É t é

Jean-Paul Lemieux La Période classique, 1950-1975 11 mai - 31 août 2008	Françoise Sullivan Les Saisons Sullivan 25 mai - 31 août 2008
Tacita Dean Fernsehturn 11 mai - 24 août 2008	Oswaldo Macià Calumny • Surrounded in Tears • Something Going on Above my Head 25 mai - 24 août 2008
Luis Jacob A Dance for Those of Us Whose Hearts Have Turned to Ice • Album III 25 mai - 31 août 2008	

145, rue Wilfrid-Corbeil  
Joliette (Québec) CANADA  
(450) 756-0311  
www.musee.joliette.org  
Mardi au dimanche, 12 h à 17 h

1967 40 ans 2007

Les beaux détours  
CIRCUITS CULTURELS

2 août - Kent Nagano et l'OSM  
REQUIEM de Verdi au Festival de Lanaudière  
17 août - Histoire et nature à Montebello  
L'EXPOSITION DU 400<sup>e</sup> - LE LOUVRE À QUÉBEC  
MARDI 21 OCTOBRE : réservez maintenant!

www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621 En collaboration avec Club Voyages Rosemont

## CULTURE

## MUSIQUE

## Le concert des morts-vivants

Grande concurrence à venir pour les Marc-André Hamelin, Alain Lefèvre et Louis Lortie de ce monde qui voudraient enregistrer Rachmaninov. Bientôt, chez les disquaires, leur concurrent sera Rachmaninov lui-même... et sans moins-value sonore!

CHRISTOPHE HUSS

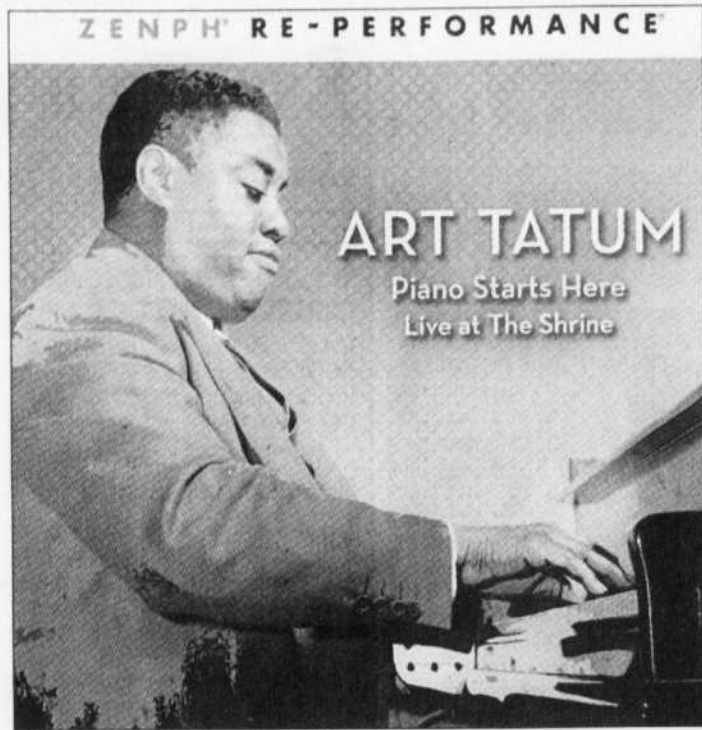
En juin dernier, Art Tatum donnait trois concerts à l'Apollo Theatre de New York. Non, pas un homonyme, mais «le» Tatum, mort il y a bientôt cinquante-deux ans, celui devant lequel bien des pianistes classiques devraient s'incliner en signe de respect, un respect que lui témoignaient d'ailleurs Horowitz et Rachmaninov.

Sur la scène de l'Apollo Theatre, le piano jouait tout seul. Curieux spectacle, sans doute, que ce concert de fantôme, que les studios Zenph ont appelé «Re-performance», une appellation protégée. A ce stade, vous vous demandez sans doute si le rosé estival n'aurait pas un peu attaqué mes neurones. Eh bien, non. Des micros ont capté en septembre 2007 à Los Angeles la Re-performance d'Art Tatum dans *Piano Starts Here* (1933), et le concert *Live at The Shrine* le 2 avril 1949 a été enregistré. Il vient d'être publié en disque SACD par Sony-BMG. Et le résultat est stupéfiant.

## Une quête ancienne

Lorsque l'enregistrement était encore acoustique (avant 1926 environ), des ingénieurs ont voulu dépasser les limites de la qualité sonore en inventant des systèmes de piano mécanique. Le plus connu a été mis au point par la société Welte en 1904. De grands artistes (dont les compositeurs Albéniz, Granados ou Saint-Saëns) ont gravé des rouleaux, qui pouvaient être lus ensuite sur ces pianos particuliers, appelés Welte-Mignon. La fidélité du procédé surpassait celle des sociétés concurrentes, Ampico et Duo-Art.

La limitation du procédé est cependant nette: le nombre d'informations est minimal, se résumant plus ou moins à l'instant où est frappée une touche et à une idée de l'intensité sonore. On parle peu, ici, de phrasé et de nuances. La reproduction, même la plus fine, reste un peu heurtée et caricaturale. Ces procédés ont été abandonnés par les artistes au fur et à mesure que la fidélité des enregistrements progressait.



Du mécanique on est passé aujourd'hui à l'informatique. Le Welte-Mignon de notre siècle est le piano Yamaha de concert Disklavier Pro. Son aliment musical est un fichier informatique de type MIDI (Musical Instrument Digital Interface), format universel permettant à un ordinateur d'envoyer des instructions à un instrument. Jusque-là, il n'y a pas moyen de recréer le jeu d'Art Tatum ou de Glenn Gould, objet de la première Re-performance de Zenph.

Le miracle devient possible grâce au perfectionnement de ces procédés. Le Disklavier Pro est un développement du Disklavier de Yamaha. Il est dix fois plus précis. Et le protocole MIDI est devenu un MIDI haute résolution (ou XP MIDI). L'attaque de la note, son relâchement ainsi que la dynamique sont définis chacun par 1024 informations, contre 126 pour le procédé MIDI normal. De même, le jeu de pédales est circonscrit par 256 messages différents. Le temps de transmission de l'information de l'ordinateur au clavier est de l'ordre de la micro-seconde.

Un enregistrement ancien est donc codé en données informatiques lisibles et reproductibles par un grand piano de concert. Seul le son est analysé. On coupe donc, sans attaquer l'intégrité du message musical, tous les problèmes de bruits de surface. Mais tout, vraiment tout, est analysé: vitesse et puissance d'enfoncement des touches, relâchement, étouffement, variations d'intensité les plus

infimes, y compris au sein d'un accord complexe. Chaque note est définie par 10 à 12 critères. Mais il ne suffit pas d'enregistrer et de reproduire. Après un encodage de base, le paramétrage précis requiert l'oreille et l'intervention humaine. Un projet demande plusieurs mois de travail humain.

## Le pianiste matheux

L'homme à la tête de Zenph est John Walker. Trois passions, trois formations: mathématiques, musique, informatique. Même si un projet prend encore plusieurs mois, en entrevue John Walker se montre optimiste au Devoir: «Nous avons beaucoup appris du projet des Variations Goldberg par Gould. Les prochaines années nous irons cinq à dix fois plus vite. Pour Art Tatum, l'encodage a été réalisé par deux pianistes, dont l'un diplômé du Conservatoire de Moscou. Il fallait par exemple créer un code pour un certain type de jeu de pédales. À présent, il est créé et les prochains projets pourront en bénéficier.»

Le plus grand défi technique est posé par la répétition rapide d'une même note, «par exemple dans *Aborada del grazioso de Ravel* ou dans *l'album Tatum*, le *Tatum Pole Boogie*». Autre point important: le réglage du piano reproducteur, minutieusement préparé par Marc Wiener, un spécialiste qui compte 25 ans d'expérience et résume son travail en constatant simplement: «Jouer Tatum sur le piano réglé pour le jeu de Gould, c'est tout simplement affreux.»

Le résultat du traitement peut être facilement jaugé sur Internet: allez sur [www.zenph.com](http://www.zenph.com) et cliquez sur «Listen!». Vous écouteriez Alfred Cortot jouer un prélude de Chopin en 1926 et aujourd'hui...

Rachmaninov sera le prochain ressuscité des studios Zenph. Et le second pianiste de jazz sera Oscar Peterson, qui a été, avant sa disparition, un témoin admiratif du travail de l'équipe de John Walker sur Art Tatum.

Je n'avais pas été transporté par la première Re-performance, pratiquée sur l'enregistrement de 1955 des *Variations Goldberg* par Glenn Gould, tout simplement parce que les meilleures remastérisations de cet enregistrement ne sonnaient pas si mal que cela. Beaucoup de travail et de risques pris pour pas grand-chose. Quant à l'argument de certains commentateurs, d'avoir enfin Gould sans ses chantonnements, il ne tient pas, puisqu'en 1955 il ne chantonait pas. La raison pour avoir commencé par Gould tient à deux choses, dit John Walker: «D'abord, son anniversaire et le fait que nombre de gens qui l'ont entouré sont encore vivants et nous ont encouragés. Ensuite, la nécessité commerciale de prolonger le copyright des enregistrements. Les nouveaux droits sont touchés par Sony, qui verse des redevances au Gould Estate et à nous.»

Petit à petit les procédés de Zenph vont encore se raffiner et, comme le montre le disque *Art Tatum*, plus la source est ancienne, plus le résultat est spectaculaire. Les arguments des opposants à ces projets ne dépassent guère le niveau du «Tatum, ça doit sonner vieux. C'est comme ça et il ne faut pas y toucher». Il est vrai que l'expérience est avant tout foncièrement déstabilisante, comme si on redonnait en une nuit leurs couleurs aux cathédrales gothiques.

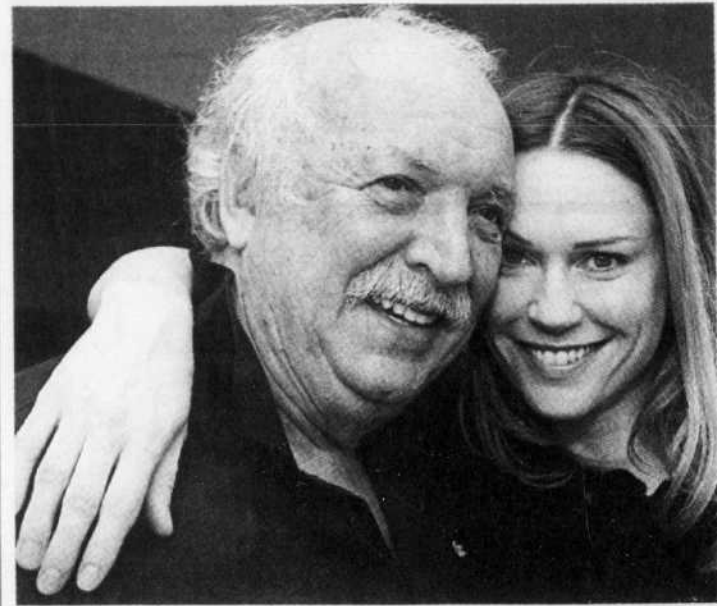
Mais dans votre salon, deux paramètres priment: l'éblouissement et l'émotion. A mes oreilles, même si l'émotion varie selon les morceaux, tous deux sont au rendez-vous. Et, sachant que Zenph travaille aussi sur d'autres instruments, nous ne sommes pas au bout des Re-découvertes...

Collaborateur du Devoir

## ART TATUM

*Piano Starts Here* (quatre pages). *Live at The Shrine*. Zenph Re-performance. Sony Classical 88697 22218 2.

Déjà paru: Glenn Gould jouant les *Variations Goldberg*, en 1955 (même éditeur)



Jean Becker et Marie-Josée Croze

## CINÉMA

## Deux visions qui se conjugent

Rencontrés à l'occasion de la sortie québécoise de *Deux jours à tuer*, le dernier film de Jean Becker, le cinéaste français et sa vedette fém00i0nine, Marie-Josée Croze, se livrent à l'exercice obligé de la promotion avec candeur et vivacité.

FRANÇOIS LÉVESQUE

*Deux jours à tuer* partage de nombreuses similitudes avec le précédent film de Becker, *Dialogues avec mon jardinier*. Sans trop révéler l'intrigue du premier, disons que les deux films pourraient aisément représenter les deux faces d'une même pièce, quoique le réalisateur affirme avoir abordé ce projet sans a priori. «Il y a le thème commun de la finalité, vous avez raison, mais pas du tout traité de la même façon. *Dialogues avec mon jardinier*, c'est le récit d'une amitié. Ce qui m'a plu dans *Deux jours à tuer*, c'est qu'il s'agit, on s'en rend compte à la fin, d'une histoire d'amour, mais à l'envers... En fin de compte, Antoine fait tout ça afin d'éviter à sa femme Cécile de souffrir davantage. L'amitié, l'amour, il faut conserver cela. Les deux films forment aussi ce souhait.»

L'amour est ici personnifié par Marie-Josée Croze, mère et épouse comblée qui voit sa vie basculer le temps d'un coup de fil. Sa Cécile est tour à tour blessée, cassante et résignée, jamais prévisible. Le personnage aurait aisément pu déboucher sur une caricature, mais il devient complètement crédible entre les mains de la douée comédienne, qui nous happe dès le premier regard, qu'elle a envoûté. «J'avais des appréhensions. Des collègues me disaient que le rôle était ardu. Et c'est vrai qu'à la lecture, je me disais que c'était casse-gueule, que je

pouvais me planter, avec les scènes de ménage, entre autres.»

## Laisser le champ libre

Sauf qu'à la barre il y a Jean Becker, qui, au meilleur de sa forme, sait aller chercher le meilleur chez ses acteurs, qu'il s'agisse d'Isabelle Adjani et Alain Souchon dans *L'Été meurtrier*, de Vanessa Paradis et Gérard Depardieu dans *Elisa* ou encore de Daniel Auteuil et Jean-Pierre Darroussin dans *Dialogues avec mon jardinier*. Ici, il fait de même avec Albert Dupontel, Marie-Josée Croze et Pierre Vanneck.

Un peu comme feu Robert Altman, Becker rechigne à employer l'expression «direction d'acteurs». Comme le premier, il est plutôt enclin à leur laisser le champ libre. Le risque demeure toutefois calculé: «Je commence toujours la journée en répétant, seul, toutes les scènes. Mon père [Jacques Becker] faisait ça. Évidemment, je discute avec les comédiens durant le processus de pré-production afin de m'assurer qu'on va tous dans la même direction!» Ses balises en place, le réalisateur peut donc intervenir à l'occasion, le temps de préciser un enjeu dramatique ou d'éclairer une situation.

Cette approche lui réussit et trouve manifestement un écho chez Marie-Josée Croze. «L'acteur est toujours seul, mais tourner avec Jean Becker, c'est comme jouer au tennis avec un grand tennisman ou danser avec un grand danseur: ça peut être intimidant, mais on sait que ça va bien se passer. En fait, j'espère surtout qu'il me trouve à la hauteur! C'est qu'il en a vu d'autres!» Qu'elle se rassure: comme c'est le cas dans *Ne le dis à personne* et *Le Scaphandre et le Papillon*, son personnage, s'il ne cumule pas énormément de temps à l'écran, laisse une empreinte indélébile sur le film. Et ce mérite, il revient à son interprète.

Collaborateur au Devoir

Hydro Québec

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

DOMAINE

30 Forget

DU 21 JUIN AU 31 AOÛT 2008  
(Tous les concerts sont présentés à 20 h 30 à moins d'avis contraire)

LE FESTIVAL INTERNATIONAL

SAMEDI 12 JUILLET  
LES GRANDS CONCERTS  
Hommage à Claude Le Sauteur  
ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE QUÉBEC  
YOAV TALMI, chef  
Solistes: SONDRÁ RADVANOVSKY, soprano  
RICHARD MARGISON, ténor

MERCREDI 16 JUILLET  
L'Art vocal  
CANTABILE, quatuor vocal  
De Bach aux Beatles!

JEUDI 17 JUILLET  
La Musique de chambre  
EVE & BASILE, jongleries musicales  
FRANÇOIS RABBATH, contrebasse  
SYLVAIN RABBATH, piano

SAMEDI 19 JUILLET  
Les Grands Concerts  
ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE QUÉBEC  
JEAN-FRANÇOIS RIVEST, chef  
Stéphane Lemelin, piano  
Karina Gauvin, soprano

LES BRUNCHES-MUSIQUE

Dimanche 13 JUILLET  
BAZIRKA, violon, contrebasse, percussions | Musiques du monde

Dimanche 20 JUILLET  
Virginie Hamel, voix, Vincent Gagnon, piano, Guillaume Bouchard, contrebasse | Voix du Brésil  
1<sup>er</sup> service 10h30 et 2<sup>e</sup> service 12h30

1 888-DFORGET (336-7438)  
www.domaineforget.com

Hydro Québec

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

DOMAINE

30 Forget

DU 21 JUIN AU 31 AOÛT 2008  
(Tous les concerts sont présentés à 20 h 30 à moins d'avis contraire)

LE FESTIVAL INTERNATIONAL

VENDREDI 18 JUILLET  
Concert-Bénéfice pour le Fonds de Bourse Jacqueline et Paul Desmarais

NIKKI YANOFSKY  
Une chanteuse de jazz de 14 ans, un talent PHÉNOMÉNAL!  
Ella... of Thee I Swing

LES BRUNCHES-MUSIQUE

Dimanche 13 JUILLET  
BAZIRKA, violon, contrebasse, percussions | Musiques du monde

Dimanche 20 JUILLET  
Virginie Hamel, voix, Vincent Gagnon, piano, Guillaume Bouchard, contrebasse | Voix du Brésil  
1<sup>er</sup> service 10h30 et 2<sup>e</sup> service 12h30

1 888-DFORGET (336-7438)  
www.domaineforget.com

Hydro Québec

présente

festival Orford 2008

CÉLÉBREZ AVEC NOUS!

HOMMAGE À PERLEMUTER  
Avec Jacques Rouvier et Anny Hwang, pianos  
Samedi 12 juillet à 20 h

MORT À VENISE  
Avec Louis Lortie, piano et Mathieu Roy, cinéaste  
Samedi 2 août à 20 h

DOUBLE CONCERTO DE BRAHMS  
Avec l'Orchestre Mondial des Jeunes Musicales  
Maestro Franz-Paul Decker, chef d'orchestre  
Artistes invités: Lauronco Lesser, violoncelle et Masuko Ushioda, violon  
Samedi 9 août à 20 h

centre d'arts orford | DU 20 JUIN AU 16 AOÛT  
www.arts-orford.org | billetterie@arts-orford.org  
T 819 843-3981 | 1 800 567-6155 (sans frais au Canada)

American Airlines ARCHAMBAULT Université de Montréal Musiques 937 Musiques 907 GALAXIE YAMAHA PICTET

## CULTURE



eXcentris

EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206

13h00 - 15h10 - 19h25 - 21h35



UNIVERSAL

## Gymnastique périlleuse

## HELLBOY II - THE GOLDEN ARMY

Écrit et réalisé par Guillermo Del Toro d'après des personnages créés par Mike Mignola. Avec Ron Perlman, Selma Blair, Luke Goss, Anna Walton, Jeffrey Tambor, John Hurt. États-Unis, 2008, 110 min.

## FRANÇOIS LÉVESQUE

Contrairement aux Spielberg et Scorsese, qui ont réussi à bâtir une filmographie impressionnante en demeurant dans le giron des grands studios, certains réalisateurs, les Brian De Palma et Steven Soderbergh par exemple, doivent se résoudre à y venir faire un tour occasionnel, le temps d'une commande qui leur permettra de tourner un projet personnel (*Femme fatale* ou l'histoire du Che en deux parties, disons). Remarquez que des auteurs aussi doués que ces deux-là peuvent aisément détourner une œuvre de commande et y intégrer leurs propres obsessions. C'est à cette gymnastique périlleuse que s'adonne avec brio Guillermo Del Toro (*Le Labyrinthe de Pan*) dans *Hellboy II - The Golden Army*.

Del Toro est l'un des porte-étendards de la nouvelle vague mexicaine avec les Alejandro González Iñárritu, Alfonso Cuarón et Carlos Reygadas. *Cronos*, son premier long métrage, se vit décerner à Cannes, en 1991, le prix international de la critique. Des débuts qui tinrent leurs promesses: succédant à l'amère aventure que fut *Mimic*, le magnifique *L'Echine du diable* vint confirmer l'imaginaire singulier de Del Toro et sa grande maîtrise du langage cinématographique. Cette intelligente histoire de fantôme se déroulant sur fond de guerre civile espagnole constituait le premier volet d'une trilogie annoncée. Une coûteuse trilogie. Ceci expliquant

cela, *Blade II* et *Hellboy* vinrent alimenter l'usine à rêves personnelle du réalisateur et *Le Labyrinthe de Pan* put voir le jour. Et de deux.

Hollywood n'étant jamais plus heureux que lorsque succès et suites peuvent être conjugués, voici *Hellboy II*, où Red doit cette fois sauver l'humanité (ingrate) d'un prince Elf plutôt mégalomane. Peut-être est-ce le changement de studio (Sony pour le premier, Universal pour celui-ci) ou le succès récent du réalisateur, mais cette suite est beaucoup plus riche, dense et ambitieuse que l'œuvre première; plus proche des thèmes de Del Toro, aussi. En insistant sur la dualité entre les mondes du dessus et du dessous par le truchement d'un personnage marginal, le cinéaste propose une œuvre parfois étonnement proche du *Labyrinthe de Pan*.

Retrouvant Ron Perlman (*La Cité des enfants perdus*) pour une quatrième collaboration, Del Toro laisse le champ libre à l'acteur, qui habite complètement son personnage, un héros grognon, teigneux et immature (prends ça, *Hancock*). La direction photo de Guillermo Navarro, collaborateur habituel du cinéaste, est une fois de plus superbe, surtout dans les scènes souterraines. Très à l'aise dans ces ambiances, Danny Elfman propose une trame sonore très efficace.

Mais la réussite de l'entreprise revient au metteur en scène (et scénariste), qui réussit la délicate alchimie de rendre personnel un concept original qui n'était pas le sien. De fait, on lui est reconnaissant d'avoir créé, d'après ses propres croquis, comme pour *Pan* d'ailleurs, une pléiade de créatures fantastiques d'une monstrueuse beauté. Obligée, la traditionnelle bataille entre les forces du Bien et du Mal s'en trouve considérablement enjolivée.

Collaborateur au Devoir

## Plus de temps à perdre

## DEUX JOURS À TUER

Réalisation: Jean Becker. Scénario: Jean Becker, Eric Assous et François d'Epenoux d'après son roman. Avec Albert Dupontel, Marie-Josée Croze, Pierre Vanneck, Alessandra Martines. Image: Arthur Cloquet. Montage: Jacques Pibarot. Musique: Alain et Patrick Goraguer. France, 2008, 85 min.

## ANDRÉ LAVOIE

Jean Becker s'est visiblement engagé dans sa dernière ligne droite. Après sa période Belmondo dans les années 1960, ses parties de campagne parfois dévastatrices (*Le Meurtre d'Effroyables jardins*), il ne ralentit pas la cadence des productions mais opte pour le regard du vieux sage, montrant des personnages qui aspirent à cette sagesse, loin de l'agitation.

La démonstration était quelque peu passéiste, et conservatrice, dans *Dialogue avec mon jardinier*. Avec une concision remarquable et un

brin de mystère autour des agissements et des attaques verbales d'un odieux publicitaire (qui pourrait d'ailleurs croiser le fer avec celui de *99 F*), *Deux jours à tuer* apparaît bien plus que la crise de la quarantaine d'un homme qui aurait «oublié de vivre».

Antoine (Albert Dupontel, redoutable et sensible à la fois) décide de tout balancer derrière lui et la somme est impressionnante: une épouse exemplaire (Marie-Josée Croze, dont l'interprétation l'est tout autant), deux enfants magnifiques, une baraque de rêve et un boulot de dingue, surtout quand il faut promouvoir un yogourt sans goût. Tout cela, et plus encore (ses amis bourgeois vont aussi y passer lors d'une fête qui tourne vite au cauchemar), va conduire Antoine sur le chemin de l'ignominie et peu après sur les routes de l'Irlande afin d'y retrouver un homme (Pierre Vanneck, sobre même dans la détresse) avec qui il a (encore) des comptes à régler.

Petit drame conjugal, jeu de massacre grinçant, escapade dans la



FILMS SEVILLE

Marie-Josée Croze et Albert Dupontel dans *Deux jours à tuer*.

campagne verdoyante (chez Becker, c'est un passage obligé), tous ces moments finissent par trouver leur parfaite cohésion dans une finale lumineuse et éclairante, que l'on aurait tort de dévoiler ici. Car de l'ambiguïté du titre, qui évoque les meilleurs polars, aux motivations souterraines d'un héros que l'on se plaît à détester très vite, *Deux jours à tuer* évite souvent le verbiage psychologique pour saisir de manière frontale un drame qui n'est pas qu'existential.

Les apparences sont parfois trompeuses, et elles le sont très souvent dans ce film de Becker, d'un rythme étonnant pour celui qui, disons-le, semblait prendre plaisir à traîner les pieds dans *Dialogue avec mon jardinier*. L'urgence de dire, avec intelligence et sans trop de sensiblerie, donne un merveilleux soufflé à *Deux jours à tuer*, celui de ceux qui n'ont plus de temps à perdre. Devant comme derrière la caméra.

Collaborateur du Devoir

## Frères ennemis

## MON FRÈRE EST UN FILS UNIQUE

De Daniele Luchetti. Avec Elio Germano, Riccardo Scamarcio, Diane Fleri, Angela Finocchiaro, Luca Zingaretti, Anna Bonaiuto. Scénario: Sandro Petraglia, Stefani Rulli, D. Luchetti, d'après le roman d'Antonio Pennacchi. Photographie: Claudio Collepicolino. Montage: Mirco Garrone. Italie, 2007, 100 min.

## MARTIN BILODEAU

Ceux qui ont vu la grande fresque *Nos meilleures années*, de Marco Tullio Giordana, reconnaîtront dans *Mon frère est un fils unique* un détail de cette fresque, voire une nouvelle variation, en plus intimiste, sur le thème de la fraternité contrariée. Pas étonnant quand on sait que les scénaristes des deux films (Sandro Petraglia, Stefani Rulli) sont les mêmes. A eux se joint, dans le cas présent, Daniele Luchetti, également réalisateur du film, dont le souvenir de son excellent *Le Porteur de serviette*, à saveur politique, est encore bien vivant malgré ces dix-sept années qui le séparent de *Mon frère est un fils unique*.

La proposition du film aurait pu inspirer la caricature et l'excès. Elle a au contraire inspiré à Luchetti (qui adapte ici le roman d'Antonio Pennacchi) subtilité et respect. Accio (joué d'abord par Vittorio Emanuele Propizio puis par Elio Germano, tous deux parfaits), élève fantasque, quit-

te le pensionnat après avoir découvert qu'il avait perdu la vocation de devenir prêtre et se laisse séduire par l'idéologie fasciste et le culte de Mussolini, enseignés par un ouvrier qui se fait son mentor. Nous sommes à Latina dans les années 60. Le frère aîné d'Accio, Manrico (Riccardo Scamarcio), socialiste convaincu et admirateur de Staline, infiltre pour sa part les usines pour organiser la lutte ouvrière et fonder des syndicats. Campés sur leurs positions radicalement opposées, les deux frères regardent, au fil des ans, le fossé se creuser entre eux, leur seul pont de

communication étant Francesca (Diane Fleri), petite amie du second, attachée au premier qui le lui rend bien. Mais tandis que la colère d'Accio s'atténue, Manrico se radicalise. L'un et l'autre seront les témoins, et les instruments, d'une Italie en mutation, marquée par la corruption dans l'appareil politique et la montée des Brigades rouges.

La force du film tient à cet entêtement providentiel de Luchetti, qui s'en tient aux regards contraires des deux frères, demeure dans le détail de ce qu'ils voient, dans l'intime de ce qu'ils éprouvent, pour laisser

l'histoire apparaître et s'imposer d'elle-même. Sa mise en scène, jamais voyante mais très mesurée et tendue, soutient tel un suspense une chronique qui n'en comporte pas vraiment et qui culmine sur une apothéose ambiguë parce qu'elle est triste et joyeuse à la fois. Disons émouvante, dans le sens le plus pur et le plus large de l'expression, c'est-à-dire sans violons, sans démagogie, le message à portée de main, sans toutefois qu'on nous le mette dans les mains.

Collaborateur du Devoir

**FESTIVAL DES ARTS DE SAINT-SAUVEUR**

31 juillet - 10 août 2008

**FASS DANSE !**

KIBBUTZ CONTEMPORARY DANCE COMPANY (ISRAËL)  
MIMULUS (BRÉSIL)  
GAUTHIER DANCE (ALLEMAGNE)  
CAS PUBLIC (QUÉBEC)  
HOMMAGE KUDELKA (CANADA)

**FASS MUSIQUE !**

OLIVER JONES ET RANEE LEE  
LE PETIT ROI  
GEORGIA FUMANTI  
DANIEL TAYLOR

www.fass.ca  
TICKETPRO 1-866-908-9090

**PRIX**

Hydro Québec présente

**LE FESTIVAL DE LANAUDIÈRE**

MUSIQUE, NATURE ET ENCHANTEMENT !  
DU 5 JUILLET AU 3 AOÛT 2008 À JOLIETTE www.lanaudiere.org

**SAMEDI 12 JUILLET**  
**LE GRAND BAL DES OISEAUX**  
DÈS 16 H / Amphithéâtre de Joliette

Des activités et animations sur le site de l'Amphithéâtre. Détails dans la section Événements au www.lanaudiere.org

**DES ENVOLÉES LYRIQUES D'ALINE KUTAN À L'OISEAU DE FEU DE STRAVINSKI**  
20 H / Amphithéâtre de Joliette

ORCHESTRE DU FESTIVAL  
Jean-Marie ZEITOUNI, direction  
Aline KUTAN, soprano  
Stewart GOODYEAR, piano

STRAVINSKI: L'Oiseau de feu - Suite (version de 1919)  
MESSIAEN: Oiseaux exotiques, pour piano et petit orchestre  
OUELLETTE: Jolie des Grives, op. 32 (création) - projections sur grand écran

GOUDON, HANDEL & SAINT-SAËNS: Aïrs pour colorature qui évoquent les oiseaux  
BILLETS: 47 \$, 44 \$, 35 \$, 27 \$, PELOUSE 15 \$

**ROMÉO ET JULIETTE, DANS L'UNIVERS PASSIONNÉ DU TANGO**  
DIMANCHE 13 JUILLET / 14 H / Amphithéâtre de Joliette

ENSEMBLE ASTORIAS (bandonéon, violon, guitare, contrebasse, batterie et chant)  
TANGO CONTEMPOTANGO (4 danseurs)

Un spectacle romantique en chanson, en musique et en danse. Redécouvrez l'histoire de Roméo et Juliette transposée pour l'occasion dans l'univers passionné du tango.

BILLETS: 25 \$, 23 \$, 20 \$, 18 \$, PELOUSE 12 \$  
Places sur scène disponibles: 45 \$ (incluant une consommation)

**DUO THOUIN-DYACHKOV - ÉBLOUISSEMENT ASSURÉ**  
MARDI 15 JUILLET / 20 H / Église de la Purification / 445, rue Notre-Dame, Repentigny, J6A 2T3

Olivier THOUIN, violon  
Yegor DYACHKOV, violoncelle

Olivier Thouin et Yegor Dyachkov brillent dans un répertoire qui allie les plus grandes difficultés techniques aux plus subtiles couleurs instrumentales.

Duos pour violon et violoncelle de SCHULHOFF, HONEGGER, MARTINI, RAVEL  
BILLETS: 25 \$

**MICHÈLE LOSIER CHANTE LES NUITS D'ÉTÉ**  
JEUDI 17 JUILLET / 20 H / Église de Saint-Zénon / 6171, rue Principale, Saint-Zénon, J0K 3N0

Michèle LOSIER, mezzo-soprano  
Louis Dominique ROY, piano

Suite à une prestation au Métropolitain Opéra où elle a chanté aux côtés de Plácido Domingo et de Susan Graham, Michèle Losier est de retour au Festival dans un florilège de mélodies attrayantes.

BERLIOZ: Les Nuits d'été (extraits)  
GRIEG: Sechs Lieder, op. 48  
HAHN: Chansons  
BILLETS: 25 \$

**LES PLANÈTES DE HOLST AVEC PHOTOS DE LA NASA SUR GRAND ÉCRAN**  
VENDREDI 18 JUILLET / 20 H / Amphithéâtre de Joliette

ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN DU GRAND MONTRÉAL  
CHEUR DE L'OMGM  
Jean-Marie ZEITOUNI, direction  
Pierre CHASTENAY, narrateur

À la demande générale, l'œuvre *Les Planètes de Holst* est à nouveau présentée et illustrée sur grand écran par de récentes photos saisissantes de la NASA.

COPLAND: Fanfare for the Common Man  
NIELSEN: Symphonie n° 4, op. 29  
« L'Inextinguible »  
HOLST: Les Planètes  
BILLETS: 47 \$, 44 \$, 35 \$, 27 \$, PELOUSE 15 \$

**PROGRAMME DE SAISON COMPLET**  
Site Internet: www.lanaudiere.org  
Courriel: festival@lanaudiere.org  
Téléphone: 1 800 561-4343 ou 450 759-7636

**BILLETTERIE**  
1 800 561-4343 (jour)  
1 866 842-2112 (soir)

Québec, Patrimoine canadien, Conseil des Arts du Canada, Canada Council for the Arts, TSG, LE DEVOIR, Desjardins, YAMAHA, ESPACE MUSIQUE 100.7

# CINÉMA

## Être autre que soi

### MISTER LONELY

Réalisation: Harmony Korine. Scénario: Harmony Korine, Avi Korine. Avec Diego Luna, Samantha Morton, Denis Lavant. Image: Marcel Zyskind. Montage: Paul Zucker, Valdis Oskarsdottir. Musique: Jason Spaceman, The Sun City Girls. Royaume-Uni-France-Irlande-États-Unis, 2007, 112 min.

### ANDRÉ LAVOIE

Harmony Korine ne fait rien comme les autres... ou ne fait rien du tout. Longtemps considéré comme le mauvais garçon du cinéma indépendant américain, titre obtenu dès ses premiers pas de scénariste avec *Kids*, de Larry Clark, le réalisateur de deux films plutôt provocants (*Gummo*, *Julien Donkey-Boy*) était dans l'ombre depuis bien-tôt neuf ans.

Avec *Mister Lonely*, le retour est remarqué mais somme toute pas très remarquable. Certes, nous voilà devant une œuvre de «maturité», dépourvue d'une certaine rage et portée par une poésie visuelle proprement inimitable. Le réalisateur pousse même l'audace jusqu'à brouiller les attentes en multipliant les digressions et les changements



IFC FILMS

de rythme, proposant un récit jonglant tour à tour avec des religieuses en état d'apesanteur et une bande de personnalités pathétiques, clones sans éclat de James Dean, Madonna et autres Sammy Davis Jr.

Dans ce climat d'étrangeté onirique, il n'est donc pas surprenant qu'un Michael Jackson (Diego Luna en improbable interprète de *Beat It*) fasse la connaissance d'une fausse Madonna (Samantha Morton, émouvante et candide). Qu'elle l'invite à la suivre dans un château en Écosse transformé en commune où vivent des ersatz de stars à de quoi séduire cet imitateur trainant

son vague à l'âme à Paris. Là-bas, il fait la connaissance de cette faune dominée par le conjoint de Marilyn, Charles Chaplin (Denis Lavant, repoussant à souhait), et leur fille... Shirley Temple; être autre que soi, ça fait vraiment partie de la famille. Alors que la vie suit un cours plutôt anormal dans ce lieu dont le caractère marginal évoque *Le Roi de cœur*, de Philippe de Broca (malheureusement, là s'arrêtent les comparaisons), et que tous s'activent à la construction d'une salle pour y présenter un gala, à l'autre bout du monde des religieuses survolent le ciel de Panama découvrent le pouvoir miraculeux... de voler.

Certains se creuseront longtemps les méninges pour découvrir le fil d'Ariane de ces deux intrigues tandis que d'autres, plus nombreux, seront d'abord séduits et rapidement lassés par les atmosphères vaporeuses de Harmony Korine. Il fabrique ici l'équivalent d'un rêve au rythme lancinant et peuplé de personnages à la psychologie squelettique. Dans cet univers en marge du monde, et dont les fondements absurdes relèvent du secret d'État, le désœuvrement semble une valeur en soi. Ce qui n'empêche pas le cinéaste de multiplier les enjeux dramatiques inachevés, comme cette amorce d'idylle entre Michael et Marilyn, débouchant sur un triste cul-de-sac.

C'est d'ailleurs le symbole même d'un film fourmillant de visions singulières, de contrastes étonnants et de détours narratifs déroutants. Harmony Korine a d'ailleurs obtenu les services, devant sa caméra, des cinéastes Léos Carax et Werner Herzog, question de bien montrer à quelle enseigne il loge. Privés d'un minimum de cohérence, nous nous sentons pourtant bien seuls devant *Mister Lonely*.

Collaborateur du Devoir



STUDIO CANAL

## Délicieusement Agatha

### L'HEURE ZÉRO

De Pascal Thomas. Avec François Morel, Melvil Poupaud, Chiara Mastroianni, Laura Smet, Alessandra Martines, Danielle Darrieux, Clément Thomas. Scénario: Clémence De Bierville, François Caviglioli, Roland Duval, Nathalie Lafaurie, d'après le roman d'Agatha Christie. Photographie: Renan Polles. Montage: Catherine Dubreau, Marie De La Selle, Elena Mano. France, 2007, 107 min.

per le crime, à distribuer blâmes et secrets aux maîtres, visiteurs et domestiques, avant d'abattre son premier as. C'est à ce moment qu'entre en scène le commissaire Bataille (François Morel), aperçu dans un prologue un peu confus. Venu résoudre l'énigme, celui-ci va vite s'apercevoir que, si un meurtre (ou deux) a eu lieu, le crime, lui, est peut-être encore en voie d'exécution.

Usant d'une palette sombre et maximisant l'aspect gothique du décor breton, le cinéaste s'amuse, dans son jeu de salon parfois dispersé, à mettre l'accent sur ce qui n'a pas d'importance, à feindre l'indifférence devant ce qui en a, bref à déjouer nos perceptions comme la reine du polar savait si bien le faire. Tous les rôles ne sont pas gratifiants à jouer — ceux des domestiques sont caricaturés à l'excès —, mais chacun possède sa part d'ombre, les femmes en tête.

Alessandra Martines, en dame de compagnie flétrie, défend très bien la plus charismatique des figures féminines, devant une Danielle Darrieux crédible en millionnaire manipulatrice, une Chiara Mastroianni compétente en ex-épouse mélancolique du neveu play-boy de la vieille et une Laura Smet résolument mauvaise en croqueuse de diamants mariée à ce dernier, vers qui tous les soupçons seront commodément dirigés avant que... Rappelez-vous: nous sommes chez Agatha Christie.

Collaborateur du Devoir

### MARTIN BILODEAU

Une immense villa un peu isolée, perchée sur la côte. À l'intérieur, une galerie de gens riches, pas tous contents d'être réunis, comprenant un jeune richard (Melvil Poupaud), une vraie garce (Laura Smet), une vieille fille amère (Alessandra Martines), un voyageur poète (Clément Thomas), une matriarche autoritaire (Danielle Darrieux) et un gigolo en mal de respectabilité (Xavier Thiam). Nous sommes bel et bien chez Agatha Christie, outre-Manche toutefois puisque Pascal Thomas (*La Dilettante*) a déplacé l'action de *L'Heure zéro* de la Grande-Bretagne vers la Bretagne. Tout le reste est délicieusement fidèle à l'esprit et à la lettre «christienne», avec en prime un intense plaisir de faire, chez Thomas, qui se traduit dans la salle par un tout aussi intense plaisir de voir.

L'auteur de *Crime de l'Orient-Express* et de *Mort sur le Nil* avait détourné ses codes habituels pour mettre en pratique, à travers *L'Heure zéro*, paru en 1944, une théorie énoncée dans le roman (et le film) par un vieux magistrat, à savoir que l'intérêt d'un crime repose sur la machination qui le précède bien davantage que sur l'enquête qui lui succède. Pascal Thomas, qui tourne présentement *Le crime est notre affaire*, troisième volet d'une trilogie consacrée à Agatha Christie (le trulent *Mon petit doigt m'a dit*, premier volet, ne nous a pas rejoints, malgré la présence de Geneviève Bujold au générique), passe plus de la moitié du film à nous faire anti-

Collaborateur du Devoir

## Noir exotique

### BEFORE THE RAINS

Réalisé par Santosh Sivan. Scénario de Cathy Rabin d'après un court métrage de Dan Verete. Avec Linus Roache, Rahul Bose, Nandita Das, Jennifer Ehle, John Standing. Inde-Grande-Bretagne-États-Unis, 2007, 98 min.

### FRANÇOIS LÈVESQUE

La domination britannique sur l'Inde au temps des colonies a marqué de manière indélébile les deux peuples. *A Passage to India*, d'E. M. Foster, rend admirablement toute la complexité de cette relation particulière. De nos jours encore, les nantis indiens envoient volontiers étudier à Oxford ou à Cambridge leurs enfants. Le pays a acquis son indépendance, mais certaines traditions demeurent. S'il revisite ce passé colonial en prenant pour toile de fond les premiers élans du mouvement nationaliste indien, *Before the Rains* n'est cependant pas tout à fait le film que l'on croit.

Présenté comme un drame sentimental où fument les passions exacerbées — un peu comme le film que David Lean tira du roman de Foster susmentionné —, le long métrage de Santosh Sivan est plutôt un film noir très classique planté dans un décor exotique. L'histoire de cet entrepreneur anglais, Henry Moores, qui s'apprête à faire construire une route dans les montagnes afin de mettre la main sur de précieuses épices emprunte en effet des mécanismes narratifs que l'on pourrait aisément retrouver dans un film de la Warner des années 1940. Une liaison adultère, ici avec une servante mariée, le retour de l'épouse et voilà une maîtresse encombrante dont devra disposer T. K., l'homme de confiance (ou serviteur?) de Moores. Ainsi, c'est surtout le contexte de l'intrigue qui apporte une certaine fraîcheur au film, à travers notamment des rites et des coutumes bien intégrés à la trame.

Généralement efficace et inté-



ALPHONSE ROY

ressant, ce récit mis en scène avec application et une certaine tendance à la fioriture visuelle souffre cependant d'un manque de souffle narratif. En revanche, le film peut s'appuyer sur les années d'expertise de la maison de production Merchant-Ivory, dont le sceau de qualité est tout à fait perceptible à l'écran. Passé maître dans l'art de faire beaucoup avec peu, le défunt Ismail Merchant n'aurait pas renié

ce produit de qualité, un peu fade, il est vrai. Et depuis *The Householder*, de James Ivory, en 1963, l'Inde n'a plus vraiment de secret pour cette équipe-là.

Les interprètes s'en tirent bien, dans l'ensemble, Linus Roache (*Priest*) en tête. Son Henry Moores n'est jamais une caricature mais plutôt un homme faible et finalement hypocrite. Dans le rôle pivot de T. K., Rahul Bose (*White*

*Noise*) se montre par contre un peu trop neutre, son jeu effacé ne parvenant jamais vraiment à nous faire ressentir le profond déchirement de son personnage de même que sa prise de conscience tardive. Plus efficace est Jennifer Ehle (*Possession*, 2002), vive et intelligente dans le rôle ingrat de l'épouse trompée, qu'elle met à sa main avec aisance.

Collaborateur du Devoir

« Distribution somptueuse. » « On jouira pleinement de *L'Heure zéro.* » « Dialogues gourmands, photo sublime. »

J. Roy, L'HEMANTHE / E. Lévesque, LIBÉRATION / A. Rivin, TÉLÉVISIONS

MICHAËLE LAFURIE PRÉSENTE

AGATHA CHRISTIE

UN FILM DE PASCAL THOMAS

**L'HEURE ZÉRO**

Danielle DARRIEUX / Alessandra MARTINES / Chiara MASTROIANNI / François MOREL / Melvil POUPAUD / Laura SMET / Clément THOMAS

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE! EX-CENTRIS

www.cinomaduparc.com / 48\$ POUR 10 FILMS!

...des comédies, de la musique, des drames, de l'aventure, des classiques, des films récents, tous des films à voir,

**SOUS LES BOMBES, MY WINNIPEG, MISTER LONELY**

3 CARLOS REYCADAS ...et JEANNE MOREAU

CINÉMA DU PARC

3 heures de STATIONNEMENT GRATUIT / 3575 Du Parc 514-281-1900

« IL FAUT ABSOLUMENT VOIR CE FILM! »

« UN FILM ÉTONNANT! »

« LE PLUS BEAU FILM DE JEAN BECKER DEPUIS L'ÉTÉ MEURTRIER! »

« UN FILM INCROYABLEMENT ÉMOUVANT ET PRENANT! »

Louis Becker présente

Albert Dupontel Marie-Josée Croze Pierre Vaneck

**DEUX JOURS A TUER**

un film de Jean Becker

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

QUARTIER LATIN / STARCITE MONTREAL / BOUCHERVILLE / ST-EUSTACHE / STE-ADELE / SHERBROOKE / LE CLAP / LE FORUM 22

SAN SEBASTIAN 2007 PRIX HORIZONTES / FESTIVAL DE CANNES SÉLECTION OFFICIELLE UN CERTAIN REGARD / MOSTRA SAO PAULO 2007 PRIX DU JURY

**LES TOILETTES DU PAPA**

UN FILM DE ENRIQUE FERNÁNDEZ & CÉSAR CHARLONE

EL BAÑO DEL PAPA

Dans un village uruguayen à la frontière du Brésil, les habitants attendent la visite du Pape Jean-Paul II et 30 000 de ses fidèles.

Une occasion inespérée de s'enrichir.

DÈS LE VENDREDI 18 JUILLET

APRÈS LA VIE DES AUTRES, LES FAUSAIRES ET DE L'AUTRE CÔTÉ, LE NOUVEAU FILM ALLEMAND ACCLAMÉ DANS LE MONDE ENTIER.

MAGNIFIQUEMENT INTERPRÉTÉ PAR DEUX ACTRICES REMARQUABLES

MONICA BLETHERU / HANNAH HERZSPRING

**QUATRE MINUTES**

À L'AFFICHE

CINÉMA Beaubien / EX-CENTRIS / SHERBROOKE / LE CLAP / LE FORUM 22

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Québec Media

**PALMARÈS DVD**

Résultats des ventes: du 1<sup>er</sup> au 7 juillet 2008

- 1 ASTÉRIX ET OBÉLIX Mission Cléopâtre
- 2 L'ÂGE DES TÉNÉBRES
- 3 PASSE-PARTOUT Coffret 4
- 4 GENESIS When in Rome 2007
- 5 VANTAGE POINT
- 6 LES MYSTÉRIEUSES CITÉS D'OR
- 7 IMAGES DE QUÉBEC : 1608-2008
- 8 ASTÉRIX ET OBÉLIX CONTRE CÉSAR
- 9 ZZ TOP Live From Texas
- 10 THE SPIDERWICK CHRONICLES
- 11 CRUISING BAR
- 12 BORDERLINE
- 13 24 Saison 1
- 14 10,000 BC
- 15 IN BRUGES
- 16 LE PEUPLE INVISIBLE
- 17 PERSEPOLIS
- 18 400<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE DE QUÉBEC
- 19 DJ TRÉSTO Elements of Life : World Tour
- 20 X-FILES : REVELATIONS